

Direction des bibliothèques

AVIS

Ce document a été numérisé par la Division de la gestion des documents et des archives de l'Université de Montréal.

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

NOTICE

This document was digitized by the Records Management & Archives Division of Université de Montréal.

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal

Création littéraire

Moi, *Omphalos mundi*...

Essai

Écrivains d'origine roumaine publiés au Québec

Les visages de la culpabilité

par

Liliana Maria Marca

Département des littératures de langue française
Faculté des études supérieures

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de maître
en études françaises
option création littéraire

Août, 2008

© Liliana Maria Marca, 2008



Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :

Création

Moi, *Omphalos mundi*...

Essai

Écrivains d'origine roumaine publiés au Québec

Les visages de la culpabilité

présenté par

Liliana Maria Marca

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Josias Semujanga

président-rapporteur

Jean Larose

directeur de recherche

Jeanne Bovet

membre du jury

Résumé

Création

Moi, *Omphalos mundi*...

Il s'agit d'un roman qui pose la question identitaire dans le passage entre deux mondes : celui d'origine et celui de l'émigration. Déroulé comme une confession – adressée à tous et à personne en particulier – ce monologue intérieur est le prétexte pour faire le point sur soi-même *avant et après, en dehors et en dedans* d'un espace, d'une culture, d'un âge.

Le déclencheur de cette réflexion est l'invitation à fêter les 30 ans après le lycée. La distance de temps n'a pas effacé, mais elle a façonné l'intensité des souvenirs. Un possible retour ne représente pas seulement la confrontation avec le passage du temps, mais aussi avec un changement de mentalité.

Des souvenirs d'enfance et de jeunesse font leur place dans la narration. La protagoniste devient consciente que son désir de silence et de solitude a marqué toute sa vie. S'agirait-il d'un ego démesuré qui refuse de se mêler à la foule ? Ou d'une fragilité innée ? Est-ce que l'immigration a réussi à satisfaire ce désir de singularité ?

Le pays d'origine, jamais oublié, sublimé dans le monde des souvenirs, risque-t-il de perdre son aura romantique ? Tagore disait que pour connaître les choses, il faut s'approcher; pour les aimer, il faut garder la distance. Comme le contact entre des pôles opposés, ou de la matière avec l'anti-matière, le passé et le présent risqueraient-ils de s'annihiler ?

Elle ne doit pas décider seulement si elle accepte le rendez-vous avec son passé, mais si ce rendez-vous est encore possible.

Mots clés : immigration, identité, interculturalité, autofiction, autobiographie

Abstract

Creation

Moi, *Omphalos mundi*...

This novel deals with the question of the identity between two worlds: the original one and the emigration one.

The narration is a monolog – addressed to everyone and no one in particular – and the pretext for the writer to focus on herself, before and after, inside and outside a space, a culture, an age...

The beginning of this reflection is the invitation to attend the 30 years anniversary after the college. The time didn't - but reinforced - the memories' intensity. To return means not only to confront the time, but the change of mentalities, too.

Memories from the childhood and the young years come back. The protagonist realizes the importance of her long-life need for silence and loneliness. Is this an excessive ego and the refuse to be part of the mass? Or it's all about an inborn fragility? Did the immigration solve the desire of singularity?

The native land, never forgotten, sublimated by memory, could have lost its romantic aura? Tagore has said that for knowing things, you have to come closer; for loving them, you have to keep distance. Like the contact between opposite poles, material and anrti-material worlds, the past and the present could annihilate each other?

The protagonist has not only to decide if she would accept the *rendez-vous* with her past, but if this *rendez-vous* could still be possible.

Key words: immigration, identity, memory, self-fiction, auto-biography

Résumé

Essai

Écrivains d'origine roumaine publiés au Québec

Les visages de la culpabilité

L'essai traite de l'immigration roumaine vers les pays occidentaux. Tout d'abord, nous avons essayé d'identifier le contexte qui encourage l'écriture de ces immigrants. Pendant le « gel » communiste – quand personne ne pouvait entrer ou sortir du pays sans une supervision draconienne – les Roumains étaient la « possession vivante » de l'État. Nous avons pris en considération les caractéristiques sociales de la « sous-culture » représentée par les intellectuels roumains exilés pendant la période communiste. Nous voulions analyser la condition des protagonistes, la mission qu'ils se sont donnée, ainsi que les nouvelles provocations qu'ils ont dû surmonter dans leur nouveau pays. Une fois libres, les écrivains roumains ont assumé la mission de « dire la vérité », des fois en misant leur vie.

Nous avons aussi essayé d'analyser l'auto-fiction des immigrants roumains en comparaison avec le contexte général de multiculturalisme dans le roman francophone contemporain. Notre but était de déceler la spécificité des romans des écrivains roumains publiés au Québec.

Nous avons découvert que les écrivains roumains avaient renoncé au « mythe du retour » au moment même de leur décision de quitter la Roumanie et les êtres chers. De cette manière, les amis et les membres délaissés de leur familles deviennent les « boucs émissaires » du régime, empoisonnant la conscience des rescapés. Ils ont gagné une soi-disant liberté, mais à quel prix ?

C'est pourquoi, pour les immigrants roumains prérévolutionnaires, le seul contrôle qu'ils peuvent exercer est celui sur leur propre culpabilité.

Mots clés : Immigration, communisme, interculturalité, métissage culturel

Abstract

Essay

Romanian Writers Published in Quebec

The Culpability's Facets

The essay is about Romanian emigration to western countries. At first, I tried to trace the context which encourages the writing of these immigrants. During the communist “freeze” – when nobody was able to enter or to leave the country without draconian surveillance, Romanians were the “living possession” of the State. I have taken into consideration the social characteristics of the “subculture” represented by the Romanian intellectuals exiled during the communist period. I wanted to analyze the condition of the protagonists, the mission they have assumed, as well as the new issues they have had to deal with in their new country. Once free, Romanian writers have assumed the mission of “saying the truth”, sometimes risking their safety.

I have also tried to analyze the auto-fiction of Romanian immigrants in comparison to the general context of multiculturalism in the francophone contemporary novel. My goal is to find what is specific throughout the novels of Romanian writers published in Quebec.

I find that the majority of Romanian writers have left behind the “return myth” at the very moment of leaving Romania and their loved ones. As a result, their families will become the “scapegoat” of the regime, with the consequence of poisoning the consciousness of those who have left. They have won their freedom, but at what price?

That is why, for the pre-revolutionary Romanian immigrant, the only control he can assume is that of his own guilt.

Key Words: Immigration, communism, inter-culture, cultural hybridizing.

Table de matières

Avant-propos

Corpus

Création littéraire

Moi, *omphalos mundi*...

1.	Le passé pas trop lointain	page	1
2.	Le futur naissant		13
3.	Le présent inquiétant		17
4.	Le passé lointain		21
5.	Le passé émerveillé		29
5.	Le futur inventé 1		33
7.	Le passé mensonger		34
8.	Le passé traître		37
9.	Le futur inventé 2		39
10.	Le passé sublimé		41
11.	Le futur inventé 3		47
12.	Le passé récent inconcevable		49
13.	Le passé nostalgique		53
14.	Le futur potentiel		57
15.	Tous temps confondus		65
16.	Le futur inventé 4		71
17.	Le futur jamais imaginé		74
18.	Le passé incompris		77
19.	Le passé pur et simple		80
20.	Le futur improbable		83
21.	Le futur inventé 5		85
22.	Le passé continu		89
23.	Le futur inventé 6		94
24.	Le présent continu		96
23.	Le futur continu		99

Essai

Écrivains d'origine roumaine publiés au Québec

Les visages de la culpabilité Page 102

Bibliographie Page 130

Avant propos

En encourageant les jeunes aspirants au monde de la poésie, Tudor Arghezi disait : « Écrivez, écrivez, car écrivain est celui qui écrit ! »... Réductible et insuffisant stimulant... Il avait sa façon à lui de minimiser, de vulgariser, de blasphémer les principes les plus sacrés de la littérature. Il se moquait de tout et de rien, pour ensuite faire éclore sur papier ses *Fleurs de moisissure* en accueillant les *Étoiles du berger* qui descendait par *l'herbe bleue du ciel* directement à sa fenêtre.... Et, en fin de compte, il avait raison. Même si écrire ne suffit pas pour devenir écrivain, c'est absolument indispensable...

C'est ça l'idée qui m'a donné le courage d'entreprendre cette merveilleuse aventure. Écrire, ce n'est pas facile; mais encore écrire dans une langue seconde !... Sauf que pour moi, le français n'a jamais été vraiment une langue seconde. Ça se doit en partie à la fascination que j'ai ressentie au premier moment où je l'ai entendu. Fascination qui n'a jamais cessé depuis.

Je me suis donc donné comme mission de coucher sur papier une invention sur moi et sur le monde, une partie qui attendait depuis longtemps d'être écrite, les mots français revêtant à merveille mon vécu roumain. Somme toute, nous ne sommes pas tellement différents. Même si un océan nous sépare, la latinité nous rassemble....

Merci à Jean, Béatrice, Vincent, Annette et Danielle (quels beaux prénoms !) pour leur appui dans le polissage de l'expression, pour leurs encouragements et leur confiance. Sans eux, peut-être, ces pages n'auraient jamais existé.

Mais elles sont là, fraîches et vives. Suis-je une écrivaine, pour autant, Maître Arghezi ? À vous d'en décider....

Moi, Omphalos mundi...



Liliana Marca
Août, 2008

« Sans jamais T'avoir eu,
Je T'ai perdu à jamais... »

Tudor Arghezi, *Psaumes*

1. Le passé pas trop lointain

Il fallait que j'écrive cette histoire pour ne pas crever de toute l'importance que je m'accorde....

Parce que les passants semblent tout à fait insouciant en me frôlant dans la rue sans se rendre compte qu'ils passent à côté de l'auteur de cette merveilleuse journée d'automne, de cette vie merveilleusement belle et absurde. Cette vie grotesque, majestueuse, ce mystère plus grand que nature qui m'écrase, me soulève et me met en miettes. Cette vie qui est à moi, *omphalos mundi*..... Le *Nombril du monde*, *buricul pamântului*, cette entité envahissante à cause de laquelle je n'ai plus de repos.... Je dois la nourrir, la soigner, la consoler, l'héberger dans mes os et ma carcasse. Elle éprouve des souffrances physiques humiliantes et des souffrances métaphysiques absurdes, elle me pique des crises existentielles, m'enlève le sommeil, frôle la jalousie, l'envie, la trahison et commet de petites mesquineries insupportables... Elle me torture, me harcèle, se plaignant de ses besoins inassouvis... Car elle demande beaucoup, elle demande trop...

J'ai essayé de garder quelque distance et de voir le monde d'un point de vue raisonnable. J'avais mis en oeuvre toutes mes connaissances afin de m'expliquer ce qui m'arrivait en tant qu'insignifiante bibitte à deux pattes. J'avais besoin d'un peu d'humilité. J'avais besoin de réfléchir, EN SILENCE, de reprendre mon souffle. J'avais besoin d'un peu de solitude. Mais toutes mes pensées étaient obscurcies par l'inlassable question : et Moi, *l'omphalos mundi*, où suis-je dans tout ça ?

Moi, cette entité qui me hante depuis mon premier jour, ou même avant, qui s'impose et trouble toute mesure avec SES impressions, émotions, jugements, peurs et joies. Comme si le monde ne pouvait pas exister sans elle.

Il y avait eu quelques signes prémonitoires.

C'était un message automatique de quelqu'un du bout du monde... « Si tu veux m'écrire ». Le nom me disait quelque chose, mais je ne savais pas trop... J'ai commencé à fouiller ma mémoire, sans résultat. Mais décidément, le nom me disait quelque chose.... J'ai répondu en toute franchise : je crois que je te connais, mais je n'en suis pas sûre...

La photo est arrivée deux semaines plus tard. Décidément, les internautes roumains mettaient du temps à répondre.

C'est qui, cette femme ? Bien mise, bien coiffée, fardée avec décence, une dame déjà vieille, souriant avec mesure. Mais totalement inconnue.

Je me séparais, jour après jour, de ma vie, de moi-même. Je partais, finalement...

La nuit commençait à gagner les rues. Une brume légère traînait ses lambeaux insidieux en léchant les murs et l'asphalte. Les arbres avaient figé leurs branches noueuses dans une posture de désespoir théâtral. Il y avait quelque chose de dramatique et de faux dans la nuit déserte où mon taxi s'engouffrait.

Les coins de rue, les pierres du pavement, chaque muraille lépreuse, la statue noire, la brume croissante, tout m'agressait avec des souvenirs, des visions familières, mais perçues comme en rêve...

La ville semble morte ou tout d'un coup désertée. Chaque virage dévoile un recoin de pénombre où mes pas se sont déjà égarés des centaines de fois. Des rues béantes dévoilent sans vergogne les souvenirs intimes d'une promenade accablée de tristesse par un jour de pluie, d'une rencontre d'amis certain samedi après-midi, d'un premier baiser devant un vieux portail d'église.... Partout, mes souvenirs, clochards indolents, traînent par les rues.

Impossible de ne pas nous revoir, un dimanche matin, bien mises et joyeuses, main dans la main, pour aller au théâtre, ma soeur et moi. Le printemps pare les châtaigniers de l'écume rose des fleurs naissantes et les oiseaux osent chanter pour la première fois. Je frôle de près la robe de Dieu.

Et un premier soupçon de pensée que c'est ça la vie, une continuelle merveille

ensoleillée, auprès de ma soeur, au début de l'enfance, au début de la matinée merveilleuse d'un dimanche de printemps.

Il m'a fallu deux jours. Je l'avais oubliée. Tout d'un coup, un éclair : c'est Dudi !
Est-ce possible ? MA Dudi ? Noooooon !

Pendant la nuit d'insomnie, torturée par le doute, j'ouvre le courriel... la photo n'a pas fui, elle est là, insouciant et scandaleuse.... Ma Dudi, ma copine de basket-ball, toujours ébouriffée et en sueur, les joues rouges d'effort et de joie, éclatant de rire en renversant sa tête en arrière, comme une jument sauvage...

MA Dudi – cette étrangère, entre deux âges ?

Avec un pincement de cœur, j'ouvre l'album de photos. Si l'album disparaissait un jour, je pourrais ébaucher la place de chaque silhouette. Voilà celle que je cherchais, prise il y a une éternité... La voilà, ma Dudi, dans la photo de groupe, au troisième rang. La tête renversée, les dents scintillantes de rire. Ma Dudi, rouge du plaisir du moment. Je regarde de plus près : aucun signe de ce qui a pu lui arriver dans les trente années suivantes... Le germe de son indécente décadence reste invisible. Comme un microbe sans merci, comme une maladie honteuse...

Qu'est-ce qu'il me prend, de me rappeler mes professeurs de violon ? Je n'y ai pas pensé depuis des décennies... Au fil des années, j'en ai eu trois. Pourquoi y penser aujourd'hui ?

La mémoire fait comme un grand ménage, elle ressort de vieux trucs poussiéreux en me demandant, intriguée : *As-tu encore besoin de ce vieux torchon ?*

Un jour, maman reçut une lettre de ma maîtresse lui proposant de m'inscrire à l'école de musique - car j'avais « l'oreille musicale ». Les classes étaient gratuites et j'allais recevoir un violon à ma taille - détail important ! J'aurais préféré le piano. Mais des pianos, on n'en donnait pas...

J'ai donc commencé les classes de violon. Je traînais partout avec moi le violon et les partitions. Comme maman avait décidé que j'étais assez mûre d'esprit pour commencer l'école à six ans, (tous mes copains en avaient déjà sept), j'étais la plus petite et la plus "chargée"...

Ça faisait bizarre de me trouver toute seule, en attendant le professeur de violon, dans une classe tout à coup immense, vide et silencieuse. Les pupitres en bois étaient les seuls témoins de mes efforts artistiques et le tableau noir, vide lui aussi, exposait sa noirceur comme un iris dilaté au maximum pour mieux m'épier. C'était comme si Dieu avait délibérément fait silence alentour pour que son oreille divine entende... Ce silence, habité uniquement par ma solitude, prenait un sens inattendu. Je touchais avec délice le corps sec et lisse du violon minuscule, les partitions énormes remplies de signes cabalistiques, déchiffrables seulement par moi.

Je me rappelle précisément un jour où mes consœurs avaient ouvert la boîte du violon, capitonnée de velours rouge. Il y avait aussi l'archet, l'arcanson, le coussin de velours vert. Objets de sorcellerie... Elles restaient figées autour de ma boîte ouverte, comme devant un fruit exposant son noyau exotique. Le secret clos dans le corps fragile du violon et dans les partitions grandes ouvertes tout près se dévoilait à leurs yeux avides, sans rien révéler. Cela restait hermétique, incompréhensible, prohibé.

Je n'aurais pas été étonnée d'essuyer de petites méchancetés, mais rien de tel ne se passa. Au contraire, je m'étais attiré un certain respect ou du moins une distance à l'écart de leurs stupidités, comme les batailles de boules de neige. Mon précieux trésor, la boîte bizarre qui me suivait partout, toujours, sa malédiction me rendait intouchable. Et je ne demandais rien de plus. Depuis ma hautaine préciosité, je me trouvais au-dessus des pauvres gens qui n'avaient jamais succombé aux harmonies d'une gamme mineure, jamais frémi au son d'un bémol bien placé.

Je les croyais un peu stupides, mes copains, mais sans doute qu'à leurs yeux j'étais une proscrire. Maintenant, que je suis plus mûre et devenue beaucoup plus sage, j'imagine qu'ils me trouvaient maudite par ce fardeau que je devais toujours porter.

C'est comme cela que le sentiment de solitude devint en fait confortable – nourrissant le sentiment de ma précieuse singularité... Entourée d'une foule désordonnée, j'avais besoin de SILENCE et de solitude...

Ils veulent ni plus ni moins que se revoir, trente ans après le lycée. Ils ont tout prévu : la date, le lieu, les invitations, les coûts, le transport, la musique et le menu. Ils ont fait des recherches pour retrouver tous les professeurs (encore en vie), tous les confrères (même éparpillés aux quatre coins du monde).

Les cris des mouettes me donnent des frissons. L'automne est là. Des oiseaux frileux volent furtivement sous les nuages bas, comme si ce royaume ne leur appartenait plus...

Depuis quelque temps, mes pensées sont hantées par les canards de ma grand-mère. C'étaient des canards "mouettes", noirs, avec un collier blanc et rouge sur leur plumage indigo. Leur gorge n'émettait qu'un sifflement sourd. On entendait plutôt les secousses saccadées du bec plat entre les pierres, pour picorer les grains, ou le clip-clap des pattes sur le pavé de la cour. Ils se dandinaient avec des regards contrariés, car je pense qu'ils s'attendaient à produire un chant, mais ils n'entendaient rien sortir de leur gorge...

Un soir, je me rappelle m'être glissée dans leur abri. Entre les barreaux de bois, comme une petite prison, je voyais les étoiles. À l'époque c'était ma grande peur : l'obscurité. Mais là, la nuit, si sombre qu'elle fût, était plus lumineuse que la chambre à coucher que je partageais avec ma sœur. Ma grand-mère fermait très consciencieusement les persiennes sans savoir que je guettais son départ pour les

entrouvrir. Ma sœur s'étendait aussitôt en travers du lit. Et moi, je restais seule.

Mais la porte donnait sur la véranda. Là, je trouvais la nuit mille fois moins effrayante. J'entendais des animaux bizarres, autres que ceux que je connaissais durant le jour, faisant leur tour nocturne à la recherche de proies. Je restais sur la véranda, sur le banc en bois, dans l'espace familial, qui prenait un air mystérieux et se peuplait d'objets fabuleux, poudrés d'argent et d'or. Un léger brouillard montait du jardin, sans pour autant embrouiller le firmament lourd d'étoiles. Je m'aventurais au bout de la véranda pour regarder dans l'eau immobile du puits.

C'était une chance d'avoir une source sur ses terres. Aussi, la proximité du puits de la maison témoignait des sentiments de l'homme pour la maîtresse de la maison : plus le puits était proche de la maison pour épargner la corvée, plus le maître aimait la maîtresse. Notre puits étant juste au coin de la véranda, je conclus (beaucoup plus tard) que mon grand-père avait beaucoup aimé ma grand-mère. Il est vrai qu'elle avait seulement quinze ans au moment du mariage, qu'il était de dix ans son aîné et qu'elle avait été très belle.

Des fougères avaient poussé à même les parois du puits. Leur verdure luxuriante, nourrie par le généreux voisinage de l'eau, s'estompait avec la poudre lunaire, sans pour autant perdre de sa sauvage beauté. Au fond du puits, l'eau immobile me renvoyait mon visage, mais métamorphosé par la pâleur de la nuit, sublimé par la lune. C'était moi, mais pas tout à fait. C'était un être bizarre qui guettait mes moindres gestes. J'essayais de ne pas bouger et je guettais à mon tour sa moindre

faiblesse... un clin d'œil, un soupir...

Le cristal de l'eau se cassa tout à coup, brisé par des gouttes tombées des pierres couvertes de mousse verdâtre ou des feuilles immobiles des fougères. Mon visage jumeau, argenté, se trémoussait, se déformait en ondulations concentriques, s'enfuyait par-dessus les pierres grises, le sable lavé des sources, de retour vers le centre de la terre d'où toutes les sources surgissent dans la nuit des temps. Et moi, je restais seule.

Un comité d'organisation intrépide a mis en branle une grosse machine de recherche faisant usage de tous les renseignements, des toutes les adresses jamais connues, de tous les contacts possibles, familles et collègues. Un réseau digne d'une bien meilleure cause a été mis en place pour dénicher le plus éloigné des diplômés jusqu'au Canada et en Australie.

Quand l'aube brisait le ciel au-dessus de la rivière, je regagnais mon lit. Personne ne devait connaître ma rencontre avec le MOI caché sous la terre, surtout pas ma grand-mère. Cela aurait pu lui donner l'idée de verrouiller la porte. Dans mes souvenirs, je ne la vois fâchée qu'une seule fois : le jour où j'ai massacré les poussins des oies. Mais ça c'est une autre histoire...

La partie non pas lumineuse, mais neutre de ma mémoire, est celle de la véranda inondée de lumière, lumière qui se glisse entre les planches et tombe sur mes mains, sur la clôture derrière laquelle je suis enfermée. Je pense avoir trois ans. Il y a des

tonneaux remplis de pommes parfumées sur la véranda, il y a des courgettes en tas, du maïs, c'est vraisemblablement l'automne. Moi, au milieu de tout ça, derrière ma cloison de bois, entourée de toutes ces merveilles de parfums et de couleurs, mais protégée ou tenue à l'écart... C'est pourquoi mes souvenirs sont neutres : je me voyais, je me vois même encore dans cette scène peu animée. La lumière passe entre les planches, tranche ma peau en ligne droite, comme une minuscule guillotine dorée. Je joue avec les rayons du soleil, la plus merveilleuse des merveilles, et la plus généreuse, car elle vient jusqu'à moi, me touche et chauffe ma peau, la dore et la caresse... Les brins de poussière, comme des paillettes infinitésimales, donnent une certaine consistance à cette lumière divine glissant savamment entre mes doigts. C'est mon premier souvenir, serein et neutre.

Deux jours après, je reçois une liste mise à jour de noms et d'adresses (ça commence à mieux s'organiser, les internautes roumains). Il semble que le comité de recherche ait bien fait son travail – les membres sont d'ailleurs mentionnés sur la dernière page du programme de la rencontre. Les noms me disent encore une fois quelque chose, un peu plus que le nom officiel de Dudi. Parmi les diplômés de ma génération, j'entrevois des PDG, des professionnels, ainsi que des gens d'affaires. Ils n'ont pas perdu leur temps, eux.

Vis-à-vis de mon nom, il n'y a que l'adresse e-mail – pour dire l'occupation, un petit tiret. Dans la colonne « études » : « Université de lettres de Cluj ». Comme une mouche sur le lait, parmi tous ces ingénieurs, mathématiciens et physiciens... Ils

participaient aux olympiades de mathématique, de physique et d'informatique, «représentant avec honneur notre lycée au niveau national et international »... Je participais aux obscurs concours de littérature roumaine. Chacun avait sa place sur le « tableau d'honneur », mais moi, quelque peu à l'écart, dans la marge du tableau. La brebis noire. La vilaine petite oie... qui n'est jamais devenue cygne...

Montréal se construit sous mes pas, chaque pas ouvrant un autre point d'horizon vers lequel mes yeux peuvent courir. Une ville nouvelle, pourtant familière, comme sortie de mes rêves. Il fallait que j'apprivoise cette ville rebelle qui m'a tout de suite accueillie dans son réseau de rues tentaculaires – moi, son créateur, la faisant grandir avec mon regard et mon amour...

C'est un plaisir de s'attarder dans les rues désertes, balayées par les feuilles sèches. L'automne s'annonce long et doux. C'est une large respiration tranquille. La terre s'endort. Mon inconfort, les prémonitions, ont pris fin. Le vide fait place à la douleur. Je peux assumer. Ça, au moins, je connais. Sans raison apparente, la douleur, mais toujours présente. C'est doux comme les feuilles mortes, c'est minable et théâtral et sauvagement pathétique. Ça me donne la nausée. *Le nombril du monde*, la petite bête qui me hante, fait des siennes : elle est nostalgique. Elle me serre la gorge et me coupe le souffle. Ça va passer, ça va passer, compte jusqu'à dix, jusqu'à vingt, jusqu'à cent. Et surtout ne pense plus à cette maudite rencontre... Surtout ne pense à rien....

Au-delà de l'horizon, j'entrevois le scintillement du fleuve sous un soleil automnal. Ma chambre est silencieuse, bien rangée, chaude, accueillante, rassurante. Mais aussi, éloignée et étrangère, car, quoi que je fasse, je n'arrive pas à me sentir « chez moi ». L'ordinateur, resté allumé, balade une cohorte de poissons vivement colorés. C'est un silence de fond de mer. Finalement, finalement... Je suis seule...

« Ça me fait grandement plaisir que tu m'aies contactée. Merci pour ton message et pour la photo ! Tu aurais dû signer avec ton surnom... Heureuse d'avoir de tes nouvelles... ». Je veux ajouter « Tu n'as guère changé... ». Mais je m'abstiens. Je signe de mon surnom. Je n'attache pas de photo.

2. Le futur naissant

C'est arrivé tout d'un coup. L'hiver tardait, le froid tardait, la neige tardait. La pluie mouillait les rues et les sentiers de terre, la ville était engloutie sous la boue, humide, malade. Une fatigue, une névrose dépressive, une tristesse diffuse la recouvrait de jour en jour. Noël approchait mais rien n'annonçait son mystère et sa joie. C'était le deuxième anniversaire de la révolution et, une fois passée l'effervescence des premiers jours, les autorités nouvelles traînaient la patte... Les travaux entrepris sur les artères principales de Cluj, interrompus après la révolution, repris ensuite avec un enthousiasme irréfléchi, interrompus de nouveau par manque de fonds, avaient laissé la ville en chantier.

Tandis que tous se disputaient, tandis que des amitiés de toute une vie risquaient de fondre comme neige, mon sommeil aux yeux ouverts venait secouer mes sens pour signaler que les choses ne s'arrêtaient pas là, qu'il y avait une réalité plus profonde et plus étendue, au-delà de notre agitation stupide dans un exercice de démocratie maladroit. Pour une fois portée par la vague des passions commune, faisant corps avec les événements de mon siècle, voilà qu'un événement singulier venait m'arracher à cette unanimité confortable : il s'était produit ma première expérience d'apesanteur. Un soir, couchée à côté de S, je me sentais glisser dans une sorte de torpeur qui n'avait rien à voir avec le sommeil. Une torpeur lucide, les paupières fermées, voyant de l'intérieur, dans une tranquillité du corps mais qui grouille de

sensations jamais ressenties auparavant... Je glisse, je glisse, je coule au-dessus du pas de la porte du balcon, je virevolte sur le côté gauche, lentement, jusqu'à dépasser le garde-fou, je me retourne sur le dos, les yeux toujours fermés mais toujours voyants, et à ce moment précis, je sens mon coeur reprendre son battement régulier, comme s'il s'était arrêté pour quelques instants mais repartait de plus belle. Ce n'est pas seulement ma poitrine, mais tout l'air alentour qui est pris de cette vibration, même le ciel lointain et noir. Tout l'univers palpite au rythme de mon coeur, et des ondes de résonance me lient intimement aux étoiles devenues d'énormes boules d'or.

Je continue de glisser, des courants d'air me poussent, me retournent, doucement, lentement, jusqu'à ce que je puisse avancer grâce à mes pensées... Je vole autour du bâtiment, qui est le même mais changé, je m'y vois, allongée sans force et sans réflexes, je vois S, mais comme une ombre, gisant à mes côtés et ne se souciant de rien, et je vois de nouveau le ciel noir plein de boules d'or. Je sais que bientôt l'horizon s'allumera d'un lever de soleil insolite, un soleil que je n'ai pas encore vu, et qu'à ce moment-là il n'y aura plus pour moi de possibilité de retour. Je sais aussi que je peux prolonger ce moment indéfiniment, que c'est à moi de choisir, je sais tout, l'univers palpite autour de moi au rythme de ma pensée, du coeur qui bat dans ma poitrine, comme s'il n'était pas logé en moi, mais quelque part dans le ciel noir étoilé.

Je vole de plus en plus vite, mais je n'ai pas le courage de m'éloigner de ma demeure, de peur de ne pas pouvoir – ou vouloir – revenir. La ville vue de haut me

semble plus petite, insignifiante. Je trace des cercles concentriques autour de nos ombres allongées l'une près de l'autre. S respire régulièrement, tranquille dans son sommeil, tandis que moi, d'en haut, je me vois comme me regardant d'en bas, et le désir d'être une avec mon ombre allongée gagne la sensation de vertige de l'apesanteur, combat la curiosité de me lancer plus haut et plus loin vers les étoiles qui ont l'apparence de boules de Noël et que j'aurais envie de toucher...

Je n'ai qu'à penser au désir de revenir, et aussitôt je vole à une vitesse fantastique, je rentre en passant sous la porte du balcon, comme un éclair silencieux. Je me glisse ensuite dans ma peau, dans mes os, mon corps endolori – dans lequel, je présume, le sang a arrêté de couler depuis un moment - et je peux finalement ouvrir les yeux et constater que la nuit, vue de ce corps-là, est bien moins lumineuse...

Des milliers de fourmis trottent dans mes bras et mes jambes, comme si j'avais dormi dans une position inconfortable. Cette fois-ci, c'est le corps en entier qui s'étire douloureusement d'un sommeil pas tout à fait comme les autres...

J'essaie de réveiller S. Il m'assure que c'était un rêve. Je reste lucide, éveillée, sachant trop bien que je n'aurai jamais les mots pour décrire, convaincre, transmettre tout simplement ce qui vient de se passer. Je ressens une immense solitude, mais consciente et hautaine... Je retrouve avec délice ce corps faible et tiède, dans lequel la vie semble avoir remis en service les liquides et les circuits vitaux. Je m'enroule en position fœtale, face au mur, essayant de revivre exactement

les sensations qui ont à peine quitté mon corps, et à force d'essayer, je me fatigue et je m'endors, cette fois-ci d'un vrai sommeil, le vrai repos.

Dès lors, je n'ai plus jamais cessé de chercher l'apesanteur et il m'arrive, quelquefois, entre le sommeil et le réveil, de flotter au bord d'un univers infini et inconnu. Je ne peux pas m'expliquer. J'ai essayé une fois de partager cela avec S, juste après le premier vol, sans y parvenir. Je me suis résignée et peu à peu ce besoin a disparu. J'ai compris qu'il y a des limites au-delà desquelles les mots ne peuvent rien communiquer. La mémoire reste pourtant étonnamment fidèle à ce souvenir. Il suffit de me rouler en boule, de fermer les yeux et de le désirer avec suffisamment d'intensité, pour que l'apesanteur s'empare de moi.

3. Le présent inquiétant

Là, maintenant, je n'ai plus le choix, je dois prendre l'autoroute. Mon auto est vieille, mais fidèle, elle ne me laissera pas tomber. Du moins, je l'espère. Sauf que j'ai peur... Avec mille précautions, je me glisse sur ma voie, après avoir regardé dix fois à droite et à gauche. M'y voilà, j'ajuste la vitesse en essayant de calmer le rythme de mon pouls. Des camions citernes me dépassent sur les voies de droite et de gauche. Je ne vois plus que l'auto qui me précède, guettant avec inquiétude ses manoeuvres, les freinages et les clignotants.

Je suis tellement tendue que mes mains tremblent sur le volant. « Détends-toi ! » - j'entends le conseil de Sorĭn, mon instructeur de fortune, qui s'arrachait les cheveux d'impatience. Il avait couvert les glaces latérales pour m'obliger à regarder par la lunette arrière. Il avait tout tenté, mais mes mains tremblaient toujours. Il ne croyait plus à ma réussite. Il ne me l'a jamais avoué, sauf après l'examen, quand je lui ai téléphoné la grande nouvelle : Je l'ai eu – mon permis ! « Vraiment ? »...

Pourquoi avoir absolument voulu conduire ? Je me débrouillais bien sans auto. Pourquoi changer ? Pour contredire ma sœur, et ensuite mon instructeur ? « Laisse tomber ! À notre âge c'est trop tard. » Mais qu'est-ce qu'elle en savait, elle ? Le nombril voyait rouge, sa décision était prise.

Me voilà souriante entre deux camions, bien coincée dans le trafic. Tout à coup, une fois le pont passé, les camions citernes empruntent une autre voie, le chemin s'élargit, je fonce et j'arrive facilement à 110 km/h. On se calme, on se calme... Mais le trafic, il faut le suivre, et l'ivresse de la vitesse chatouille mon orgueil. Je respire à pleine bouche, en forçant ma poitrine à se gonfler, mes poumons à se remplir d'air. J'ai les paumes moites, mais je souris. *Depeche Mode* suit mes pensées avec « Free Estate – *Let your spirit go.....* ». Bientôt j'emprunte la sortie et le chemin parallèle à l'autoroute, j'entre dans le chemin bien pavé de l'entreprise où j'enseigne. Pour enseigner une heure et demie de français, je dois faire deux heures de route, quatre fois par semaine. C'est la discipline que je m'impose pour chasser de mon esprit cette peur bleue de l'autoroute.

« Comment ça se fait-il que vous ayez aussi peu d'assurance, vous, les femmes ? Vous avez toujours peur, alors que vous êtes meilleures juges que les gars ». Sorin avait allumé une cigarette, on restait à fumer au soleil doux de juillet, appuyés contre sa voiture, lui amer et moi épuisée. « Les femmes sont imprévisibles, tellement spontanées et créatives... Je pourrais toujours dire ce qu'un gars va faire, mais les femmes au volant me surprennent toujours ».

Tu parles !

« Vous roulez un peu trop lentement, Madame, la vitesse permise est de 50 à l'heure ! », dit le jeune examinateur Noir à ma droite...

Trop lentement, tu parles !

Mais voilà, je me rappelle Sorin tapotant mes avant-bras pour me forcer à relâcher mon emprise sur le volant. Je tourne la tête comme une girouette, j'ai même le temps d'admirer le coquet quartier et les ruelles baignées de soleil. Je sens mes épaules miraculeusement détendues. J'arrive même à ignorer mon examinateur. Le jeune Noir prend des notes sur sa fiche, mais je le trouve tout d'un coup très mignon, et puis, qu'est-ce que cela peut encore me faire ? Je fais corps avec cette auto docile qui devient la prolongation de mes bras et de mon pied. Puis, les routes, là-bas, m'attendent, l'été m'enivre. Avec leurs odeurs estivales de foin fraîchement coupé, les distances me tentent. Mon orgueil est à son apogée, même si la cause est dérisoire. Je l'aurai, mon permis, coûte que coûte ! C'est mon élan d'émancipation.

Sur le chemin du retour, il commence à neiger. David Gahan m'accompagne avec sa voix métallique « *Don't tell you love me...* ». La structure matricielle des flocons brisés sur le pare-brise me révèle l'essence intime de la neige, sa fluidité volante, sa douceur, sa géométrie mystérieuse. « *Don't tell you love me...* ». Je m'arrête au feu rouge, je regarde à droite et à gauche, je fais intimement partie de ce fleuve d'autos. Je tapote des pouces le volant, au rythme de la chanson. J'ai conquis ma place.

Comment se fait-il que je me sente appartenir davantage à ce fluide impersonnel de ferrailles qu'aux foules grouillantes des rues ? Pourtant, j'ai essayé. Pendant l'été, pendant mes nuits d'insomnie et de pleine lune, je puise mon manque de sommeil dans les rues torrides du festival de jazz. Nuits bénies... J'observe les gens avec indulgence, je les vois dansant au milieu de la rue, tous âges confondus, complices

de la musique et de l'été. J'envie leur plaisir, mais je m'éloigne. Je les frôle de près,
mais je ne fais pas partie de leur fête.

4. Le passé lointain

Mon père a bu de chagrin le jour de ma naissance. Il attendait un garçon. LE garçon... Mais, coup de destin : ENCORE une fille. Si j'avais été un garçon, il aurait bu de joie...

Je suis née un dimanche. Un dimanche ensoleillé de novembre. En fait, je ne sais rien du jour où je suis née. Mais j'ai toujours cru que MON dimanche était ensoleillé. Je suis dans la cour de mes grands-parents, je vois le carrelage fait des pierres de rivière, rondes et lisses, qui tapissent la cour. Les arbres fruitiers, frêles et noueux, qui bordent le sentier vers le verger. Je me vois dehors, tandis qu'en dedans, ma mère accouche de moi, assistée par la sage femme qui a accouché tous les enfants du village – du moins, tous ceux qui ont eu l'imprudence de ne pas attendre un transport vers l'hôpital de Zlatna.

Je ne sais rien sur ma naissance, sauf qu'elle a eu lieu à 11h20 du matin. J'ai su, mais beaucoup plus tard, devenue beaucoup plus sage, qu'une partie de la responsabilité de ma venue au monde appartenait à ma tante. Elle passait visiter ma mère, qui était habillée pour sortir. « Où vas-tu ? », a-t-elle demandé. Ma mère s'en allait à Zlatna, se faire avorter. Je ne sais pas exactement ce qu'elles se sont dit, mais ma tante l'a menacée de ne plus jamais passer le seuil de sa porte. Ma tante, qui allait faire six fausses couches avant d'avoir son garçon, puis trois autres avant d'avoir sa fille,

avait plaidé ma cause. Devrais-je la considérer comme ma seconde mère ?

Je suppose que tout le monde avait accepté le compromis d'un second enfant en espérant un héritier mâle. Mais... coup du destin ! Et personne n'avait préparé de prénoms féminins. Ma mère avait épuisé ses préférences onomastiques avec ma soeur. Ces prénoms, sortis directement des romans de son auteur préféré de l'entre-deux-guerres, Mahai Drumes, étaient épuisés. Dana Mihaela Delia. Et pour moi, que restait-t-il ?

Faute d'inspiration, on a remis la décision aux membres de la famille élargie. « J'ai toujours aimé Voichita », disait mon oncle, le mari de ma tante, en pensant, vraisemblablement, aux princesses des provinces roumaines d'antan... « Liliana », disait ma tante, c'est le meilleur prénom qui soit ». Ce qui explique que je le partage avec ma cousine, à neuf ans de distance. « C'est quoi ces prénoms ? », se révoltait mon grand-père. « Personne n'en comprend plus rien... Il n'y a plus de nos jours d'Ana ou de Maria, comme les saintes et nos mères ? » Pour contenter tout le monde, on m'a donné les trois.

Je ne peux pas leur en vouloir car je n'y étais pas encore, tout en y étant déjà. Je leur accorde la miséricorde de mon pardon. Ils ne me connaissaient pas. C'est pourquoi, probablement, tous ces prénoms n'ont pas réussi à les convaincre de mon appartenance. Je n'étais pas prévue.

Ensuite, on m'a appelée Mioara toute mon enfance. Mioara – l'agneau femelle, la cadette, le poussin du troupeau. C'est avec ce prénom que ma mère m'a apprivoisée. Un prénom rare, archaïque, par lequel elle me reconnaissait sienne, me rendait ma place dans la famille et dans son monde.

Les trois prénoms m'ont servi à changer d'identité aussi souvent que possible. Pourquoi ce désir de camoufler mon passage, de ne pas mélanger les moments de ma vie, de rompre, par un changement de prénom, avec ce qui me liait à un lieu et un temps précis ? Un prénom à l'école et entre amis, un autre au boulot, et un autre comme « pseudonyme » sur la couverture de mon unique volume de vers. Pourquoi avoir choisi ce prénom si peu connu dans mon entourage ? J'avais besoin de discrétion, car l'écriture est un des actes les plus intimes. C'est une preuve de suprême générosité de dévoiler les failles et la fragilité de sa nature. Et j'avais peur qu'elle ne soit pas reconnue. Voilà pourquoi je me suis cachée derrière ce prénom, même si j'avais besoin de faire mien ce volume.

Quand on commence une vie nouvelle, on peut choisir qui on est.

En quittant la Roumanie, je renonçais à tout mon passé. Je mettais un océan et deux bouts de continent entre moi et les témoins de mon enfance. Je me dépouillais volontairement de mon histoire, de ma place au monde, pour en chercher une autre.

Le plus difficile était de choisir les livres avant de quitter mon foyer à jamais. Le jour où le bouquiniste est venu chercher ce qui restait, j'ai failli vomir, là, au milieu du

salon dévasté. Je me sentais dévalisée de mes biens les plus chers. Pas les meubles, que je donnais avec joie, mais ces livres dont je pouvais raconter, pour chacun, l'acquisition, le contenu, les océans de pensées dont ils avaient été l'inspiration.

J'en avais retenu quelques-uns. Ces trésors ont ensuite trouvé une place de fortune dans le grenier d'une amie. Je les revois, mes cartons, posés dans un coin poussiéreux, ensevelis dans leur sommeil catatonique, attendant sans espoir, ni désespoir, des mains fébriles pour les défaire.

J'ai toujours été fascinée par l'humilité et la patience des livres. Serviteurs et maîtres, papier mort – mais ô combien vivant – je les côtoyais dans l'ancienne bibliothèque de mon université, chaque fin de semaine. Les livres étaient rares, parfois uniques. Des fois, ils étaient absents, même s'ils figuraient dans la bibliographie des cours. J'avais une autre source, la bibliothèque providentielle de Cristina. Son père, poète, avait consacré une pièce de son appartement aux livres – en rangées doubles, superposées. Il n'y avait qu'un petit écritoire devant la fenêtre – là où les ébénistes n'avaient pas pu installer des étagères. C'était là qu'il écrivait ses poèmes ? Frêle et aminci par l'âge, « le petit passereau », comme Cristina appelait son « petit papa », se détachait du monde pour entrer dans le sien, y voyager sans contrainte et sans poids.

Le père de Cristina sortait d'une niche construite au-dessus de la porte d'un débarras,

des revues françaises pas très orthodoxes à l'époque en Roumanie. J'ai ainsi pris contact pour la première fois avec la presse européenne occidentale. Le poète F préparait des piles de revues à mon intention, chaque fois qu'il savait que j'allais passer la nuit chez eux.

J'étais bien dans cette maison où tout le monde lisait, comme s'il n'y avait rien d'autre à faire. Les pièges de la grammaire française devenaient des devinettes faciles auprès de Cristina, qui laissait pour moi, quelques instants, ses cours de côté. Elle n'a jamais manifesté la moindre impatience. Elle n'a jamais douté de moi.

Elle avait déjà épaulé avec succès un de ses camarades, qui devait lui vouer une reconnaissance sans borne. Je l'ai vu une seule fois. Mais il y avait plus que de la reconnaissance, il y avait de l'amour dans son regard. Je me rends compte que la maturité n'est pas toujours un bienfait. On a appris à cacher nos pensées, à taire nos émotions. Mais à l'époque, je n'avais pas encore acquis ce « don ». Après le départ du garçon, en toute innocence, je m'étais exclamée : « Mais ce garçon est amoureux de toi ! ». Cristina se contenta de sourire et de replonger dans son cours de « socialisme scientifique », obligatoire à l'époque, et, malheureusement, la poutre maîtresse pour passer l'année universitaire. Cristina, elle savait tout ! Comment avais-je pu en douter ? Cristina, mon sage mentor, mon amie, savait tout, avant même que cela arrive. Cristina, ma douce fée, savait lire l'avenir de tous et chacun, sauf le sien.

Elle n'a pas su voir venir la lâcheté de son époux, quelques années après, quand son enfant handicapé est venu au monde. Son mari, l'amour de sa vie, l' élu de son coeur, s'enfuit à la naissance de ce fils atteint du syndrome de Dowson. J'ai revu Cristina deux ans avant mon départ. Elle travaillait pour la bibliothèque nationale, bouclant avec difficulté les fins de mois. Son père était décédé depuis quelques années. Je l'ai revue une dernière fois avant mon départ. Sa mère, écrasée par sa solitude, me félicitait, d'une voix faible, pour ma décision de partir. Moi, je n'étais pas si sûre d'avoir fait le bon choix...

Quand j'ai rencontré Cristina à Iasi, en première année de lycée, nous participions toutes les deux à l'olympiade de littérature roumaine. *Omphalos mundi* avait l'impression de ne pas être à sa place dans ce concours, ni d'ailleurs au lycée de maths et d'informatique. Les mathématiques me fascinaient. Je VOYAIS les abstractions, muette et émerveillée devant les tableaux noirs remplis de formules. Les démonstrations savantes me projetaient tout d'un coup dans un espace atemporel et infini, gouverné par une force abstraite et toute-puissante qui me donnait la chair de poule. Les plans et les volumes s'entremêlaient dans une chorégraphie céleste, les sinus et les cosinus flairaient tangentiellement l'ordre universel des proportions et tout se projetait sur une orbite elliptique qui encadrait tous les postulats du monde matériel et abstrait. Il me fallait un bon moment pour me recueillir après chaque classe, pour digérer la millième part de cette énormité écrasante. Faire ensuite des exercices, refaire par petites bribes cet opus gigantesque, me semblait puéril, maladroit et pathétique. Je ne pouvais pas exercer la

mathématique. Je ne pouvais m'exercer dans la PERFECTION. C'était un exploit outre mesure même pour *l'Omphalos mundi*, qui ne pouvait que laisser mon cerveau exploser en feux d'artifices qui en réjouissaient chaque neurone jusqu'à l'épuisement.

Quant à la littérature... Elle me questionnait directement, mais n'arrêtait pas de laisser des espaces vides. Elle n'était jamais complète et rarement satisfaisante, on pouvait toujours plus et mieux dire. C'était un travail infini qui appelait ma réplique. Le choix était évident. Pour le nombril indécis, c'était une provocation qu'il ne savait pas refuser.

L'amitié avec Cristina a « justifié » mon choix pour la philologie. Je ne sais pas si c'est Cristina qui a influencé mon choix, ou si notre passion commune a éveillé notre amitié. Elle m'intimidait tout en me faisant place dans son monde. Mais ça, je ne l'ai su que plus tard.

Nous nous dirigeons vers le Théâtre National, un soir de novembre. Il faisait humide, il avait plu toute la journée. Tout d'un coup, d'une taverne, un ivrogne surgit, chancelant, et me prit dans ses bras. J'avais les mains dans les poches, donc j'étais immobilisée. Cristina, avec une spontanéité étonnante, commença à le frapper de son sac à main, de toutes ses forces, en lui criant des injures à faire rougir le pire des cochers. Intimidé par cette furie soudaine, l'ivrogne lâcha prise, et je restai figée, toujours les mains dans les poches, les yeux écarquillés de surprise, n'en croyant pas

mes oreilles ! Cristina, mon inspiration, l'image même de la féminité et l'emblème de la noblesse d'esprit - en colère, jurant ! Et cette poussée de furie déchaînée à mon secours, cette sortie des gonds pour me protéger !

J'aimais la façon dont elle nouait ses écharpes, son lourd bracelet d'argent souple, en forme de serpent, cadeau de son père, dont elle ne se séparait jamais. Un oeil vert et un oeil bleu, Cristina avait le regard bicolore des anges gardiens qui savent tout dire sans paroles. Et oser ne pas l'aimer comme je l'aimais, moi, défier le jugement du *Nombril du monde*, c'aurait été un affront au bon sens universel !

Depuis quelques jours, toutes les chaînes de télé annoncent la tempête de neige qui nous fera traverser la fragile frontière entre l'automne et l'hiver. La poudre se déverse avec acharnement depuis minuit. Un tapis mouvant et épais s'entasse sous ma fenêtre. Mon appartement, en entresol, s'obscurcit encore plus, mais d'une obscurité blanche, en mouvement, comme le frémissement d'un océan polaire qui lèche mes vitres de ses vagues. Je suis ici protégée du froid, dans un espace aseptisé, stérile, une graine à germination ralentie, une potentialité interrompue, suspendue, en attente.

Je devrais peut-être lui écrire ?! Est-il possible qu'elle habite toujours le même appartement, à la même adresse, après vingt ans ? Est-ce que sa mère vit encore ? Son fils doit être grand... Penser à son fils handicapé me serre le cœur. Je sombre dans un sommeil lourd et triste comme une convalescence.

5. Le passé émerveillé

Il y a une période dans la vie des filles où leur insouciance est inspirante et bénie.

Quelque chose du côté obscur de l'*omphalos mundi* me harcèle, malveillant : et les gars ? Si vous faites le ménage, faites-le pour de bon, sortez tout ! Hé, hé, qui voulez-vous duper ? Insouciance bénie, tu parles ! Les gars, c'est une autre histoire. Je ne pourrais jamais sortir tout au grand jour, tout avouer, ou faire le nettoyage complet, car il n'y a rien à sortir ! Pas d'histoires finies – seulement des histoires TEMPORAIREMENT interrompues... Je n'ai jamais totalement fermé une histoire d'amour, comme je n'ai jamais été capable de transformer un amour en amitié. Dans ma tête, dans mon sang et mon coeur, une histoire romantique transforme d'une manière irrémédiable l'essence d'une personne. Si jamais on a été amoureux, eh bien, mon malveillant nombril, c'est pour toujours ! Que ça te plaise ou non ! Si les histoires avec les gars sont des révolutions dont la tournure m'échappe, la relation avec les filles, c'est de la contemplation. Une adoration contemplative. Ou une contemplation adorative. Si j'aime un gars, c'est possessif, jaloux, maladif et exténuant ! Ça pique, ça fait mal, ça épuise et ça finit souvent lamentablement, pour ensuite mieux recommencer... Mais les filles, je les aimais en sachant qu'elles appartiennent à l'univers entier, que leur passage, à côté de moi, était juste pour m'imprégner de l'air pur des espaces célestes, pour me voler une graine de ma propre essence. Ensuite, elles partaient, comme les comètes, entraînant dans leur queue de glace ma graine de poussière astrale.

Il y a un an, j'ai reçu une lettre de Pusha, en réponse à ma carte de Noël.

Pusha était la fille unique d'une cousine de ma mère. Ses parents étant décédés dans un accident de voiture, Pusha avait été élevée, dès ses trois ans, par ses grands-parents. Même si les deux parents provenaient d'un village perdu au coeur de la montagne, la famille était une des plus riches de la région. Les parents de Pusha avaient fait des études et étaient une des rares familles qui possédaient une auto. Comme la nationalisation de la terre ne pouvait pas se faire dans les collines trop abruptes, leurs terres avaient été épargnées, et ils étaient restés propriétaires d'une grande ferme – les terres de la mère et du père, réunies.

Déjà princesse de la maison, grande fille unique, Pusha jouissait de tout l'amour possible, et d'un peu plus. J'avais quinze, elle en avait déjà vingt. Elle m'étonnait avec ses fards, ses rouges à lèvres, ses bas et ses blouses en soie. Comme ses grands-parents habitaient un village viticole, pas loin de Cluj, Pusha habita chez nous tout un été pour suivre des cours privés. Elle partagea avec moi la chambre et je lui fis une place raisonnable dans le placard... car elle avait beaucoup de choses ...

On pourrait croire que Pusha était gâtée par la vie. Elle avait beaucoup de choses, mais peu d'amis. Sans parler de la timidité et des complexes qui accompagnent habituellement l'origine. Aussi, côtoyer son arrière-cousine de quinze ans semblait la reconforter. Mais que dire de moi, qui pouvais me vanter de l'amitié de cette jeune

femme dans le vent !

Après sa réussite à l'Institut agronomique, Pusha est restée chez nous. Pendant quatre ans, nous avons continué à partager ma chambre. Les soirs d'hiver, quand il faisait trop froid et trop noir pour sortir, quand le monde paraissait trop lointain pour le désirer encore, nous restions à deux, couchées de bonne heure, chacune de son côté. De son canapé, elle me lisait ses cours, en élevant la voix pour que ses paroles arrivent jusqu'à moi. Dans un océan de noirceur, au carrefour des vents vitriolés d'hiver, sa voix voilée et expressive donnait naissance à un monde de verdure, à un océan de chlorophylle, à des écosystèmes grouillants, qui venaient me chercher, me bercer, me ravir... Entourée de *coccinella septem punctatum*, ou de plants de tournesol tournés vers le soleil même avant que la fleur n'éclore, je somnais souvent dans le sommeil, bercée par sa voix. Dans les pépinières, les arbres fruitiers sont enterrés pour les protéger du froid et pour combattre le gel, il faut allumer des poêles dans les vergers, surtout à l'aube, là où le ciel se colore de bleu turquoise, tellement limpide et lumineux qu'il brûle les regards. Sa voix me berce, sa voix me dorlote, je suis une graine de tournesol qui tombe et retombe, qui se couvre de terre et de neige, qui dort de son sommeil hivernal, et qui éclôt en faisant tourner son *capitulum* aveugle, suivant cette chaleur qui vient d'en haut, et qui m'attire, qui me tire de la terre, comme si elle voulait arracher mes faibles racines. Cette chaleur qui me fait voler de mes ailes aveugles, en semence....

Pusha s'est mariée après ses études, elle a développé la ferme dont elle était l'unique héritière et je ne l'ai plus revue. La vie en a décidé ainsi. Un pincement de cœur m'avertit que je n'ai pas définitivement écarté la possibilité qu'elle m'ait oubliée. Moi, son auditoire fidèle, la mémoire vivante de ses horizons de verdure, de sa voix enchanteresse au milieu de la nuit. Mon orgueil outré refuse d'y croire. Peut-être que, tout simplement, comme nous avons tous déménagé après le décès de ma mère, elle ne savait plus où me retrouver.

6. Le futur inventé 1

Pendant ses nuits d'insomnie, elle s'abandonnait au plaisir secret et illicite de l'apesanteur. Elle éteignait la lumière, elle endossait la combinaison de couchage, souple et respectueuse des formes et des mouvements du corps, elle ouvrait les rideaux et elle contemplait à perte de vue le paysage lunaire, impassible, immobile, stérile, tellement dramatique ! Au-delà des collines lointaines, la Terre commençait à peine à se lever, bleue et énorme, invitante dans ce paysage lunaire qui n'avait à lui opposer ni couleur ni force d'attraction, dont elle faisait partie. La chambre se démagnétisait petit à petit, le corps se détendait et commençait à flotter, bientôt en position foetale. Les bras se courbaient naturellement vers l'avant, les jambes se pliaient, comme si le corps avait eu comme mission de s'embrasser lui-même dans une longue accolade, jamais accomplie.

Dans cette position, quand la chambre devenait entièrement démagnétisée, où pas un soupçon de gravité ne traumatisait plus les os, elle commençait à sentir son esprit s'embrumer du premier soupir de sommeil. Démagnétiser son habitat était contre la loi de la mission. Le manque de gravitation causait, à la longue, l'ostéoporose et l'atrophie de la masse musculaire. Tant pis ! En se laissant bercer par les faibles mouvements du corps, produits par les battements du coeur, elle semblait de plus en plus profondément dans le sommeil prohibé et coupable. Car, sans l'apesanteur, elle ne réussissait plus à s'endormir.

7. Le passé mensonger

Il n'y a pas longtemps, à l'université, un homme s'est dirigé vers moi me demandant où se trouvait je ne sais plus quelle salle.

- Je ne sais pas, Monsieur, je ne suis qu'une étudiante...

Il me prenait pour une secrétaire... ou une professeure ???! En tout cas, pas pour une étudiante. Il y a un temps pour étudier et un autre pour vieillir... Mais certains vieillissent en étudiant. D'autres étudient en vieillissant.

J'ai vu son regard étonné et j'ai souri. Il faisait beau dehors, l'automne déposait son sceau de cire orange sur les arbres et le soleil.

Eh bien, qu'est-ce qui a changé depuis le temps où je regardais, de la même manière, par une fenêtre poussiéreuse, le même visage de l'automne, dans ma vieille ville de Cluj ? C'était moi, toujours moi, avec le même désir de me trouver là précisément, plutôt que dans n'importe quel coin du monde. Et pourtant....

Je ne sais pas d'où venait ce désir de me retrouver à nouveau à l'école.... curiosité ?

Un besoin réprimé trop longtemps ? Voilà donc la chance de flairer des cours, sans contrainte, se lancer dans le vertige des choix : communication, administration, études françaises (juste pour voir !), pédagogie, andragogie, traduction... Et mathématiques ! Oui ! Même mathématiques ! Comme un enfant affamé dans une

confiserie, à toucher à droite et à gauche, à se lécher les doigts, à ne pas oser attaquer un gros morceau, pour ne pas que la satiété épuise l'appétit ...

Et les bibliothèques !!! Quelle merveille ! Quelle belle revanche sur toutes ces années de manque ! Une nuit, accompagnée de quelques collègues, j'avais photocopié Cioran, risquant gros... Mais nous étions heureux et, pour fêter, nous nous étions ensuite soûlé la gueule jusqu'à trois heures du matin.

Je me revois errer dans les longs corridors à fenêtres gothiques de la vieille faculté de lettres, dans la bibliothèque aux larges étagères vitrées. Des trésors archaïques y dormaient, dominant les salles pour la plupart vides. Dans chaque vitrine je voyais le reflet de mon visage aigu, cerné, trop pâle. Tard, les bras pleins de livres (poussiéreux eux aussi), je quittais la bibliothèque d'un pas lent et morne, sans même voir les portraits des grands écrivains agrippés aux murs ou la lumière du soir coquetant avec les fenêtres ogivales. Je ne voyais plus les collines lointaines, cachant des oasis de verdure et le quartier des riches.

Plus de vingt-cinq ans ont passé sans que je m'en aperçoive. Pour moi c'est un continuum comme la chute des feuilles en automne. Voilà, rien n'a changé, et la soif de tout comprendre est toujours là, plus exigeante, encore plus avisée et atroce. Les milliers de pages n'ont fait que creuser encore plus largement le gouffre qu'on essaie de remplir.

Mais comme l'amour, la soif ne guérit jamais. C'est là, dans la souffrance et l'insatisfaction, que demeure le continuum temporel. La chair se flétrit, la peau perd sa luminosité et sa transparence de miel, les cheveux ternissent et tout le corps s'alourdit, approchant lentement de l'immobilité et de la froideur des pierres. Seuls les yeux gardent, profondément enracinée dans les eaux limpides des iris, l'étincelle de malice et d'insoumission devant les grands et les banals mystères de la vie. La curiosité de tout savoir et la croyance chaotique d'y pouvoir parvenir.

Il m'arrive parfois de rêver de mon ancienne université. Les corridors sont toujours vides, dehors il fait toujours beau, mais cette beauté m'est refusée, intouchable, prohibée, comme les collines qui cachent le quartier interdit.

8. Le passé traître

Le manuscrit est abandonné au bord de la fenêtre depuis quelques semaines déjà. Manuscrit c'est trop dire, car, de nos jours, on ne sait plus écrire à la main. Ou c'est peut-être seulement moi...

J'ai traîné avec moi, enfouis dans mes bagages, quelques vrais manuscrits, des pages disparates, dont les histoires n'ont pas de lien valable. En quoi ces pages sont-elles tellement importantes pour que je me sois donné la peine de leur faire traverser l'océan ? Parmi ces feuilles, tantôt écrites à l'encre violette, tantôt à l'encre verte (folie de jeunesse, par mimétisme des grands poètes) il y a aussi quelques feuilles écrites par ma mère. Des listes d'épicerie, des listes de noms et téléphones, rien d'important, rien de significatif. Mais il m'arrive de les lire encore et encore, comme si je cherchais un quelconque message caché, ou à déchiffrer un code qui me permettrait de transgresser leur contenu anodin. Mais l'écriture de ma mère me reste à jamais hermétique. Je suis, avec un serrement au coeur, les « s » spécifiques, uniques au monde, comme je n'en ai jamais vus... Je me réjouis amèrement des simples formes et proportions, de la géométrie gracieuse des lettres, en m'imaginant la glissade légère de sa main au-dessus de la feuille.

Ma première expérience littéraire coïncide avec ma première composition : « Mes vacances d'été » - l'éternel thème obligatoire pour les élèves ayant à peine appris à

écrire. Quelle surprise quand l'institutrice avait sorti mon cahier du tas d'épreuves écrites pour la lire en tant que « la plus réussie et la plus drôle ». Mes joues s'étaient empourprées de plaisir, mais aussi de honte : qu'en dirait-elle, ma maîtresse, si elle savait que c'était inventé de toutes pièces, mon histoire ? Depuis, et pour toujours, cette duplicité plaisir/honte a à jamais accompagné toute écriture, même quand j'essayais la vérité. Car, quoi que j'aie fait, ce n'était pas exact ou pas complet...
Donc, ce n'était pas vrai...

9. Le futur inventé 2

Journal du lieutenant Li

Le 13 janvier 2050

Ça n'a pas duré longtemps avant qu'ils comprennent que les données étaient truquées. Et qui en était l'auteur. Mais rendre publique cette affaire compromettrait toute la mission. Ses buts et ses membres y compris.

Les collègues se sont mis d'accord pour me mettre aux arrêts, en isolement. Ils tiendront bientôt un conseil pour décider de la situation. Pour décider de mon sort.

Consignée dans ma chambre, j'en profite pour regarder, encore et encore, le paysage lunaire. Se pourrait-il que je ne voie plus jamais ces cratères et ces dunes, ces pierres tantôt blanches, tantôt verdâtres, fonction de la lumière ricochée de la Terre levante ?

Il y en a qui abusent de drogues ou de boisson, il y en a qui sont dépendants de jeux ou de paris. Moi, je le suis de l'apesanteur et de ce paysage austère.

Le 15 janvier 2050

Je vais écrire les quelques paroles que je voudrais laisser derrière moi – pourquoi derrière moi ? Qui me dit que j'irai « de l'avant », pour laisser tout « derrière » ?

Mieux vaudrait peut-être dire « ailleurs », tout simplement...

Le 16 janvier 2050

Le capitaine est venu me voir aujourd'hui. Il est inquiet car je ne mange plus depuis trois jours. Il ne me dit rien sur les décisions prises au conseil. Je suis certaine qu'ils me considèrent comme folle. Ils se demandent seulement comment j'ai pu tromper l'équipe de psychologues et fausser tous les tests de sélection.

Il me questionne sur mes raisons d'avoir trahi la confiance de mes collègues. Il est poli et résolu, je le sens empathique et soucieux. Même pour moi, la paria. Je déchiffre dans son regard les efforts qu'il produit pour COMPRENDRE.

Cher ami, il faut être dans ma peau pour comprendre.

Le 17 janvier 2050

Nous avons aujourd'hui conclu un pacte : je mangerai dorénavant pour ne plus mettre en péril ma santé, et eux, en contrepartie, ne feront rien pour dénoncer ma culpabilité. S'imaginent-ils que la honte d'avoir trahi est plus forte que le désespoir de devoir retourner sur la terre pour ensuite ne plus jamais revenir ici ? Pauvres cons...

Entre-temps, je profite autant que je le peux de l'apesanteur et du paysage. Je suis accro, mais tant pis... Bientôt tout s'achèvera.

10. Le passé sublimé

J'ouvre le répertoire de photos sur mon ordinateur. Ma soeur m'avait envoyé ces fichiers, sans que je le demande. Elle s'était probablement souvenue de notre « négociation » lors de nos dernières vacances à Sibiu, quand les démarches pour le départ étaient déjà entamées. Revenues de la baignade, bronzées et affamées par l'eau extrêmement salée d'Ocna Sibiului, nous avions cherché l'album de nos parents, où se trouvaient nos seules photos d'enfants.

Nous n'avait pas de photos de nos grands-parents paternels. Issu d'une famille de huit enfants, dans un bled oublié du bout du monde, dans les Carpates occidentaux, mon père n'avait probablement jamais eu la possibilité de se faire immortaliser avec sa famille. J'avais par contre des photos prises après le mariage de mes parents, et ensuite des photos de mes grands-parents maternels prises lors des différents événements de famille.

La photo la plus chère de ma mère la montre jeune, probablement 16 ou 17 ans, souriante, vêtue du costume populaire cousu à la main, essayant de maîtriser un jeune veau qui, évidemment, n'écoutait pas les consignes de rester figé devant la caméra. C'est pourquoi ma mère est penchée légèrement en avant, un bras passé au-dessus du dos du veau, et on voit bien sa posture dynamique, en mouvement. C'est comme si on voyait son éclat de rire, ainsi que la surprise sur son visage souriant.

Une autre photo la montre très sérieuse, habillée « à la ville », un béret chic lui couvrant les cheveux, posé incliné sur une oreille. Même si elle est sérieuse – car la photo était prise probablement pour le tableau de fin d'études –, je vois bien dans ses yeux comme une lueur de malice, un début de sourire qui veut dire : « Vous ne pouvez pas me contenir, vous ne pouvez pas me figer dans votre photo... Je suis beaucoup plus et beaucoup mieux que ce que vous essayez d'immortaliser ». Les boucles, bien coiffés et maîtrisés par un filet invisible, sont posées en tresses serrées, savamment soutenues à la base du crâne, de manière à ce que les cheveux ne dépassent pas les épaules. Une belle petite, avec son col blanc, impeccable, et sa tunique moulante, foncée, du même ton que le béret.

De mon père, la seule photo de jeunesse montre un jeune homme blond aux grands yeux bleus, aux traits réguliers et au menton prononcé. On disait toujours que c'était moi qui lui ressemblais le plus. C'était flatteur, car il était plutôt beau garçon, mon père. C'est peut-être pour cela que je ne lui ai jamais pardonné.

Il souffrait en fait d'une maladie rare, une anomalie plutôt, ou un « syndrome de jeunesse ». Il refusait le passage du temps, les responsabilités qui viennent avec ainsi que l'insulte de l'âge. Et son physique l'y aidait beaucoup. Plus tard, quand j'ai commencé à grandir, devenant jeune adulte, les gens, en nous voyant ensemble, croyaient que c'était mon amoureux ! Un peu plus âgé, c'est vrai, mais quand même... Cela me vexait par-dessus tout, non parce qu'il y avait un quart de siècle entre nous, mais parce que je me rendais compte qu'il dégageait un air d'insouciance

et de « je-m'en-foutisme » plus typique des jeunes que des adultes. Chevauchant sa moto, étalant son charme, portant toujours une veste en cuir, une tenue dédagée et nonchalante, il semblait toujours « disponible », en quête de nouvelles conquêtes. « Il est charmant, ton père ! » - Oh, misère, combien de fois ai-je entendu cette phrase ! Sauf que le prince charmant se métamorphosait tout de suite en batracien, dès que les lumières de la rampe étaient éteintes.

C'était, je pense, cette légèreté avec laquelle il transgressait les âges, cette disponibilité pour tous les autres, à part moi, qui me blessait le plus. M'aimait-il ? M'aimait-il pas ? Se rendait-il compte que j'existais ? À la longue, j'avais fait ma vie en perdant de vue sa personne comme point de référence. Jalousie ?! Sans doute... Car l'amour est égoïste. L'amour est possessif. Mais, comme il semblait ne pas se rendre compte que moi, sa fille cadette, était là et était née pour lui embellir sa vie à jamais, comme seulement moi paraissait consciente de mon pouvoir de faire fleurir les pommiers du jardin et les matins, comme mon amour se puisait dans un jardin envahi par les sables mouvants du désert, il a fini par devenir sable lui aussi, à filer entre mes doigts, à faire pousser des plantes épineuses, rugueuses, sèches, sans fleurs.

Il y a aussi la photo de mes parents en jeunes mariés. Et il y a ensuite les photos de notre enfance. Petites, ma soeur me racontait mille fois l'histoire de chaque photo, avec l'assurance de la plus vieille, avec la redondance patiente, répétitive, caractéristique des enfants...

« Ici, il faisait chaud, nous étions assises sur l'herbe, et la couverture accrochée à la haie est tombée sur ta jambe. C'est pourquoi tu regardes à gauche, au lieu de regarder devant. » Et, comme si c'était d'une importance capitale, « Te rappelles-tu cette photo ? Tu avais mouillé ton pyjama, et papa nous prenait en photo pendant que maman te changeait. » Je suis dans les bras de ma mère, qui est en robe de chambre, je frotte mes yeux (probablement à peine réveillée), et ma soeur – la GRANDE, réveillée depuis beaucoup plus longtemps que moi - debout, près de ma mère. Elles sourient toutes deux – ma mère amusée, regardant vers moi, et ma soeur souriant de toutes ses dents, regardant directement la caméra.

La photo qui m'est la plus chère est celle avec la moto de papa. Je suis en couches, mais chaussée, j'arrive à peine à la moitié de la hauteur de la moto et je me regarde dans le nickel du moteur. Ce miroir de fortune me renvoie une image déformée par sa convexité. Dans la photo, où je suis prise de dos, on voit clairement, au-delà de mon épaule, mon visage agrandi, les yeux ronds d'étonnement, le front et les yeux immenses, et le menton terriblement aminci. Les cheveux, tellement blonds qu'ils semblent blancs, encadrent ce visage irréaliste comme une flamme sauvage. Ma soeur me dit que j'étais restée figée, incrédule, jusqu'à ce que ma mère vînt m'expliquer que c'était juste un mirage, une image de moi mensongère...

Alors, on avait décidé toutes les deux, en négociant qui prend quoi, que ces photos, qui nous étaient aussi chères à l'une qu'à l'autre, devaient rester dans les albums de la

famille, c'est-à-dire qu'elles n'avaient pas de raison de passer l'océan, là où elles ne signifiaient rien pour personne, excepté pour moi...

Le départ de Sibiu fut un des plus difficiles.... À la gare, soudainement, je me rendais compte que peut-être je n'allais plus revenir dans cette ville avant mon départ... Et Dieu savait si j'allais y revenir un jour. Cette ville, citadelle médiévale qui avait inspiré mes rêveries d'adolescence, avec ses ruelles antiques, ses édifices d'une époque révolue, sa topographie mystérieuse, ses ponts suspendus. Le *Pont des mensonges* passait au-dessus d'une autre ruelle qui s'interrompait avec des escaliers noirs de moisissure – donc impraticables en auto. Je me rappelle la nuit où j'ai dormi dans la maison des beaux-parents de ma soeur, la veille de son mariage. Le matin, un bruit délicat me réveilla, comme une série uniforme de gouttes joyeuses sur un rocher de cristal. Dans la confusion du réveil dans une maison inconnue, ce cliquetis délicat ressemblait à une pluie de printemps : c'était les pas de passants matinaux qui quittaient leurs maison.

Depuis, la ville de Sibiu est restée accrochée à mon cœur comme une fibule dorée sur la tunique de mes rêveries moyenâgeuses... Je lui étais surtout reconnaissante d'abriter le bonheur de ma sœur. Peu importait ce qui m'arrivait si longtemps qu'elle était bien. C'est bizarre, mais c'est pour la première fois que je me demande si elle n'avait pas eu la même pensée... Si elle ne voulait, plus que son bonheur, mon bonheur à moi. Et que si j'ai la paix d'âme de la savoir bien entourée par sa famille, qui sait combien de nuits blanches ne lui faisais-je, depuis longtemps, sans même y

penser. Peut-être que c'est un signe de générosité que d'accepter le bonheur - si pas pour soi, au moins pour ceux qui nous aiment.

Je voyais assez rarement ma soeur, après son départ à Bucarest, à l'université, suivi par son mariage et son installation dans une ville étrangère. Mais c'était la première fois que je comprenais l'impossibilité, dans l'avenir, de revenir QUAND JE LE VOULAIS, pour de brèves vacances, comme maintenant, pour des fins de semaine ou tout simplement en route, comme auparavant dans mes nombreux allers-retours vers la capitale. Alors, en larmes, j'ai embrassé ma soeur en rigolant en même temps – car il m'était impossible de la quitter comme ça, sans entendre encore une fois son rire. « Et si mon dossier n'est pas accepté ? Je viendrai aux prochaines vacances, pour vous embêter encore tout l'été.... »

La seule fois quand on n'a pas pu rire, c'était le soir du départ. Là, c'était définitif. Elle a fait sur ma poitrine le signe de la croix – elle, la soeur aînée, s'étant investie, d'elle-même, de la mission de mes parents absents, celle de me bénir. Elle, l'héritière des photos, des bénédictions, des adieux que je n'ai jamais été capable de faire à mes parents. Par trop d'amour pour l'un, par trop de haine pour l'autre....

11. Le futur inventé 3

Journal du capitaine

Le 13 janvier 2050

Il est certain que nous devons travailler d'arrache-pied pour récupérer les données erronées. Ce n'est pas tâche facile, mais c'est le seul moyen d'accomplir honorablement une mission tellement coûteuse et de ne pas tomber dans le ridicule pour une histoire d'intrigue d'opérette.

Le 14 janvier 2050

Nous avons trouvé dans la base de données les traces de l'intervention de Li. On peut très facilement prouver sa culpabilité, mais est-ce cela notre cible ? On peut aussi reprendre ce qui est correct dans notre travail. Heureusement, on n'a pas tout perdu...

Le 15 janvier 2050

Le conseil de crise était épuisant. Il y avait deux opinions, une qui proposait de dénoncer sans tarder Li, l'autre qui inclinait plutôt à COMPRENDRE tout d'abord ses motifs. J'ai soutenu la deuxième opinion, en usant de mon pouvoir.

Depuis trois jours, Li renonce à se nourrir. Ce n'est pas bon signe. Nous sommes capables de récupérer notre travail, mais il faut faire des efforts. Le mal est fait, mais

pourquoi faudrait-il perdre un des nôtres ?

Le 16 janvier 2050

J'ai vu Li aujourd'hui. Elle n'est pas bien, absolument pas bien... Il ne s'agit pas seulement de la faiblesse induite par le jeûne, mais aussi d'un état d'esprit inquiétant. Li a le regard hagard, résigné. Ce n'est pas bon signe du tout. Je me réserve le droit de contrôler ses signes vitaux à son insu.

Le 17 janvier 2050

Nous avons obtenu le délai supplémentaire pour achever notre mission. Les gens sont rassurés, mais ils ont peur que j'use de mon pouvoir abusivement, pour faire pardonner trop facilement à Li. Ce serait immature et superficiel de ma part. Il faut absolument prendre des mesures, mais aussi bien réfléchir tout d'abord.

Je compte sur ceux qui appuient Li, ses amis (si je peux m'exprimer ainsi). Je doute fort qu'elle ait des amis, étant donné son attitude toujours solitaire et surtout son manque de scrupules. Elle a pourtant anéanti une grosse part de notre travail – sans penser à ses collègues....

Le 18 janvier 2050

J'ai conclu un marché avec Li : elle se nourrira et je vais attendre la fin du délai de deux semaines pour lui laisser connaître la décision du Comité. Li avait au début l'impression que j'essayais de la duper.

12. Le passé proche inconcevable

Le dernier message de mes copains de lycée mention d'une liste à jour de tous les diplômés de notre génération. Certains noms sont encadrés. Ce sont les copains partis prématurément.

On dit qu'on n'a pas de racines tant qu'on n'a pas des êtres chers enterrés dans un nouveau pays. Eh bien, pour nous, pour moi et Sisi, ceci n'est plus le cas.

J'ai appris la nouvelle de la maladie d'Érica par téléphone. J'entendais le téléphone sonner, mais un pressentiment lourd m'empêchait de décrocher. Sisi m'avait laissé le message d'une voix morne et triste comme la pluie automnale qui hantait la ville depuis plus d'une semaine. « Cancer du pancréas... Les médecins lui donnent encore quelques mois.... ». J'ai senti mes membres se vider, je suis restée là, pétrifiée d'horreur, pleurant toutes mes larmes.

Je m'en voulais, et je m'en veux encore de ne pas avoir pu lui rendre visite à Toronto. La seule tentative lors de la fin de semaine prolongée, en décembre, a échoué sur une crise d'angoisse qui m'a clouée au lit pendant quelques jours. Je n'étais capable d'aucun effort, la moindre tentative pour me mettre debout engendrait des vertiges et un sifflement aigu dans l'oreille gauche qui m'envoyait au lit.

J'ai consulté un médecin en urgence – car les vertiges ne cessaient plus. J'ai passé des tests auditifs et d'équilibre. Ils n'ont rien trouvé. Et quand on ne trouve rien, c'est le stress.... Cette fois-ci, c'était peut-être vrai.

J'ai donc renoncé à l'idée de revoir mon amie. Pourquoi faire ? Pour la regarder dans les yeux et lui dire qu'elle allait aller mieux ? Pour lui faire mes adieux ? Aurais-je pu la regarder dans les yeux et lui dire « adieu » ? Ne serais-je pas tombée raide morte avant de prononcer ce mot ? Car trop odieux, car trop douloureux, impossible, inconcevable... Je me rendais bien compte que mon corps, dans une poussée de lutte pour la survie, refusait de me supporter.

Lors de notre dernière conversation téléphonique, elle avait la voix faible et résignée... « Prie pour moi, Lili »... Je n'ai rien pu dire pour finir notre conversation. Je n'ai pas pu arrêter mes larmes pour lui dire un mot d'espoir... La voix coupée, en chuchotant, j'ai lâché un faible « Je pense à toi souvent »... Comme si cette pensée aurait pu lui être d'un quelconque réconfort... Comme si, moi, *omphalos mundi*, j'aurais pu changer quoi que ce soit, juste en pensant; comme si j'aurais pu la rapprocher de Dieu en exauçant ses vœux par mon autorité de créateur du monde par délégation...

Je relis son dernier message sur Internet, ainsi que ma réponse. Sisi a fait lire ce message lors de l'enterrement d'Érica. Faible consolation. Pédanterie littéraire... participation par défaut...

Elle, Sisi, c'est elle la vraie amie. C'est elle qui a été présente jusqu'au dernier moment, même au dernier moment. Qui lui a arrangé les oreillers, qui lui a donné de l'espoir, qui l'a consolée, qui a fait le témoin pour son testament, en faisant taire sa propre douleur. C'était elle la vraie amie...

Elle et toute la communauté de Clujeoise qui l'ont entourée de leur attention tout au long de sa souffrance. À mieux penser, je me suis tenue à l'écart de cette communauté en choisissant pour mon exil une ville à 800 km de distance... Je me suis tenue volontairement à distance de mes proches-éloignés du pays ? Je ne pourrai jamais dire dans quelle mesure ce fut du hasard ou un acte délibéré.

Érica a survécu encore dix mois, malgré les prédictions des médecins. Peut-être ne voulait-elle faire de peine à personne, ni se séparer de ses enfants. Le fait est que Sisi a rêvé d'Érica quelques semaines avant son départ : « Elle était jeune, belle, en bonne santé, elle rangeait sa maison et préparait ses bagages, en me disant qu'elle allait partir en voyage en France, dans trois semaines. » La France où elle voulait rejoindre sa soeur, médecin en stage dans un hôpital de Paris. Elle aurait voulu aussi visiter Montréal. Elle m'avait fait la promesse dès son installation à Toronto, sans la tenir.

Elle n'a d'ailleurs pas tenu la promesse tacite, implicite, qu'on s'était faite sur sa terrasse, avant de partir outre-mer, de vieillir ensemble, de se réjouir des réussites de nos enfants devenus grands, de notre retraite bien méritée. Je lui enseignais quelques

rudiments de français, mais le but non exprimé de nos rencontres était de rêver ensemble, de faire des projets, de partager le désespoir du départ et les espoirs de l'avenir. Et je lui en veux, que Dieu me pardonne, de m'avoir donné tant de peine à moi, *Omphalos mundi*...

Depuis, j'ai déjà visité Toronto, sans jamais pouvoir me rendre sur sa tombe. Le fait est que, maintenant, étant donné qu'on partage cette tombe en pays étranger, on a des racines, Sisi et moi, des racines douloureuses, impossible à arracher.

Trois semaines après ce rêve, Érica est partie sans attendre le matin, la visite de son mari et de ses enfants. J'espère qu'elle a rejoint son Paris, un Paris de rêve dans une dimension d'espoir qui devait se réaliser. Autrement ce rêve n'aurait eu aucun sens. Et le manque de sens, je me refuse à le concevoir dans de telles circonstances.

13. Le passé nostalgique

Le printemps approche et je n'ai pris encore aucune décision. Irais-je, oui ou non, à cette rencontre ?

De là a commencé mon désarroi sur tout ce que je fais. Rien ne compte plus et j'ai toujours l'impression d'avoir oublié quelque chose de très important, quelque chose de crucial, d'essentiel. Sans quoi mon cheminement va perdre tout sens.

Je me rappelle le même sentiment d'enfance quand, divisée entre les leçons de violon, le solfège, le chœur et les entraînements, je sentais de ne pas avoir rempli mes journées. Toujours en hâte, toujours courir après quelque chose d'indéfinissable, me torturant volontairement pour une cause qui ne m'appartenait pas. Les seuls moments de répit étaient les vacances infinies à la campagne... Le paradis sur terre... Le verger miraculeux, l'odeur enivrante de foin, la consistance dense de l'air, comme si on s'enveloppait en des draps transparents et propres. Domaine lointain et convoité, comme un autre pays. Trois mois parfaits, sans que je me rende compte que c'était du bonheur. On se contentait de dormir et de vivre. Les tonnes de livres, les pommes parfumées, cueillies à la main, le maïs cuit, tendre. Et le ciel étoilé qui semblait nous écraser sous sa beauté sauvages.

Je suis revenue six mois après le décès de ma mère. C'était la grand-mère qui l'avait demandé. Elle venait de perdre sa fille et elle voulait absolument avoir auprès d'elle

tous les petits-enfants, ainsi que tous les voisins et amis d'une vie. Installée depuis quelques années en ville, dans la maison de mes parents, c'était son adieu au village où elle avait vu le jour et avait passé presque toute sa vie. Elle allait vivre encore une année et demie, dans mon appartement, s'éteignant ensuite du jour au lendemain, sans crier gare, arrêtant de parler, de se lever ou de manger, s'en allant après une semaine de maladie silencieuse et sans souffrance.

De retour au village, ce fut la seule fois où je le trouvai amoindri et terne. Le verger était ridiculement petit, avec des pruniers et des pommiers vieillissés, les nouveaux propriétaires de la maison des grands-parents avaient changé l'emplacement du potager, ils avaient démoli la vieille maison pour en bâtir une nouvelle et, comble du désespoir, la fontaine n'existait plus, bouchée à jamais sous les dalles en béton de la nouvelle maison. C'était, pour ma grand-mère autant que pour moi, un voyage d'adieu, car plus jamais je n'ai pu retourner dans le village de mon enfance. Sur le chemin du retour, je dévorais des yeux les collines verdoyantes, surmontées des pointes blanches des roches de calcaire. Elles, les collines, étaient les seules à être restées inchangées, réveillant dans mes souvenirs les sentiments que j'avais jadis et le goût perdu de l'impatience d'arriver à Fenes par le train.

Comme les gens de mon coin oublié du monde se disent « mocani », le train qui osait monter entre les collines abruptes et sauvages s'appelait « mocanitza ». Là où les autobus n'accomplissaient pas de courses régulières et où les voitures représentaient encore un luxe, c'était le seul moyen de transport, c'était LEUR train, lent et noirci

par la fumée, avec ses vieilles ferrailles qui suivaient avec peine le chemin sinueux épousant les courbes de la rivière. Il circulait même une blague durant mon enfance, une blague qui racontait qu'un jour, mocanitza avait été doublée par un marcheur. Comme tout le monde se connaît à la campagne, le conducteur du train a entamé une conversation avec le passant... Finalement, il l'a invité à monter pour prolonger la discussion : « Monte, je vais dans ton village ». « Merci », avait répondu le passant, « mais, aujourd'hui, je suis pressé »...

Je connaissais chaque courbe, car j'avais fait ce trajet des centaines de fois. La première fois, probablement, au moment où ma mère m'avait emmenée pour passer l'hiver chez les grands-parents. Je me rappelle vaguement la nostalgie aiguë de ma mère. Assise devant le foyer à bois, j'ouvrais des livres – que d'ailleurs je ne pouvais pas lire – en me racontant des histoires. Grand-mère me demandait ce que je faisais là – « J'écris à ma mère »... Cette histoire m'a été racontée plus tard, mais ces soirées d'hiver, devant les flammes scintillantes des bûches, étaient toujours restées dans ma mémoire. Les livres, traces du passage de ma mère et de ma tante dans cette maison, avaient quelque chose de rassurant. C'était fascinant : on les ouvrait et une histoire en surgissait. Tout d'abord dans ma tête, puis je l'habillais de mots, des propositions, des phrases de plus en plus élaborées, d'une vraie action et d'un message compréhensible de moi seule.

Je me rappelle cet exil auquel mes parents m'avaient soumise, mais, avec toute ma nostalgie pour eux et pour ma soeur – qui, pour une fois, n'était pas avec moi –

c'était un exil doux, dans les bras et l'amour de ma grand-mère. Depuis, j'ai toujours gardé la nostalgie de quelque chose, de la ville quand j'étais à la campagne, du village quand j'étais en ville. Chaque fois quand je revenais en train, je pressais le pas entre la gare et notre maison, retrouvant à chaque coin de rue des visages familiers et souriants qui me retardaient pour échanger des salutations. J'avais hâte de tourner le dernier coin pour apercevoir au loin, blottie dans l'embrasure de la colline, notre maison...

Mais l'enchantement était court. Car je n'étais nulle part à ma place.

14. Le futur potentiel

Ma sœur me laisse savoir que, si je reviens, j'aurai probablement l'occasion de rencontrer S, qui, comble de la coïncidence, retourne au pays en même temps. Oh, grande sœur, tu n'as pas encore renoncé de faire mon bonheur de toutes pièces ? Mais qu'est-ce qu'il te passe par la tête ?

Tout d'abord, elle me fait le chantage de sa peur de l'avion pour ne pas me visiter. Ensuite elle veut m'attendrir avec les photos de famille. Et finalement cet appât maladroit. Pourquoi voudrais-je revoir S ? Comment raviver ou revivre notre vieille histoire d'amour ? Madame l'ingénieur, bien nantie dans sa ville de famille, épanouie par son mariage tranquille et ses enfants brillants, est-elle quand même harcelée d'inquiétude pour ma vie solitaire et lointaine ? Voudrait-elle, à l'occasion de ma visite improbable, se rassurer à ce sujet en ranimant un passé dont j'ai fait depuis longtemps le deuil ?

Je l'avais dit, et je le redis : les fantômes de ce futur improbable, des « forêts qui auraient pu être et qui ne seront jamais », n'ont plus, plus jamais, leur place dans le présent. Les personnes qui portent illicitement les noms et l'histoire des vies des amours passés ne peuvent plus s'intégrer dans le présent. Ils n'y ont plus leur place, ils sont d'une autre planète, ce sont des mutants incapables de respirer l'oxygène de la contemporanéité.

Et, comme une histoire d'amour ne peut être jamais finie, elle ne peut pas **re-**commencer.... Elle peut seulement attendre une renaissance, dans une autre vie ou sur une autre planète, pour regagner le moment exact de son début, dans l'espoir de mieux fructifier sa chance de « devenir ». « Car coupable et tout ce qui est FAIT, et sacrés sont seulement les noces, le début ! ».

J'avais décidé d'essayer le tout pour le tout, et de passer l'examen d'admission à l'Institut de théâtre. Il y en avait deux au pays : à Târgu-Mures et à Bucarest. J'avais choisi Târgu-Mures, car plus près de chez nous.

Qu'elle est belle la jeunesse ! Insouciante, j'étais partie prête à affronter l'aventure.

Me voilà donc passer les premières épreuves : improvisation, danse et épreuve écrite en littérature. Jusqu'ici, tout va bien. De soixante-six candidates, on est restées seulement vingt filles. Pour les départager, il restait les deux dernières épreuves, les plus difficiles : récitation et interprétation d'un monologue.

Entre les épreuves, retour à la maison pour une semaine. Hébétée par la soudaineté de cette réussite, je ne parvenais pas à me projeter dans le temps plus loin que cette semaine. Et que le jour de l'examen qui allait décider de mon sort.

À Târgu-Mures, je me sentais faisant partie de la ville à laquelle un si beau rêve me liait déjà. L'été battait son plein. Sur les terrasses, les gens sirotaient leurs boissons,

traînaient le plus possible dehors, recherchant l'ombre, bavardant de tout et de rien, dans un charmant mélange de roumain et de hongrois. J'étais arrivée deux jours avant les épreuves, pour passer des examens médicaux obligatoires. Il semblait que pour les futurs acteurs, la santé (surtout mentale) était plus importante que pour les ingénieurs, par exemple. En fait, l'examen se résumait à un simple contrôle de routine : la langue et la gorge, les oreilles, l'anatomie générale – mais, plus important que tout, le contrôle de l'attestation du médecin de notre lycée comme quoi on ne souffrait pas de maladies mentales..... Et voilà le hic : je n'avais pas ce papier...

Qu'elle est belle, l'insouciance de la jeunesse... mais aussi, quel embêtant fardeau... Probablement que mon menton tremblait à la perspective de perdre l'opportunité de l'examen à cause d'un papier ! Le médecin ne voulait rien savoir : c'était le règlement... « Et puis, mademoiselle, comment pourrais-je savoir si vous êtes normale ? On voit bien que vous êtes labile émotionnellement !... »

Labile, mon œil ! Mais comment ne pas sentir que le ciel est en train de me tomber dessus ? Ça aurait été anormal de ne pas paniquer ! Tous les arguments – la distance de ma ville natale, l'impossibilité d'obtenir ce papier en deux jours, la promesse de le faire parvenir jusqu'au début de l'année universitaire – restaient sans effet. De guerre lasse, le médecin a décrété que : « C'est au président de la commission d'examineurs de décider... ».

Merveilleuse bureaucratie ! Comme si un « président de la commission

d'examineurs » pourrait voir mieux qu'un médecin qui est sain d'esprit et qui ne l'est pas.... Et puis, l'antichambre du président... Et puis l'angoisse de se trouver devant la personne qui pourrait décider, dans un saut d'humeur, sur la chance de tenter ta chance....

Le vieux monsieur m'écoutait dodelinant de la tête, incrédule : il s'attendait sans doute à toutes sortes de problèmes, sauf à celui-ci. Avec un profond soupir, il a signé, résigné, mon acceptation.

- Quand allez-vous passer vos épreuves, mademoiselle ?

- Demain matin.

- Eh bien, je voudrais vous parler tout de suite après, est-ce possible ?

Grand Dieu, quelle question rhétorique ?! Comment dire non au président de la commission d'examineurs ???

Le lendemain, tard dans l'après-midi, je faisais de nouveau antichambre, en espérant qu'il n'ait oublié notre entente. Mais non ! Il était là, il me faisait dire par sa secrétaire de patienter encore un peu. Et, finalement, il arrivait ! Très sérieux, il me demandait si je voulais bien faire quelques pas en sa compagnie.... Quelle question rhétorique !!!

L'été languissait entre la chaleur et les ombres qui commençaient à s'allonger. Je trottais incrédule à côté de ce vieux monsieur – qui avait de la classe, il faut le dire - avec ses cheveux gris perle, dans son costume gris foncé. Je ne savais pas très bien

ce que je faisais là, ni de quoi parler... ou s'il fallait parler de quelque chose... Revenir à mon problème d'attestation médicale me semblait ridicule. Mais comment lier une conversation avec cette personne inconnue, de laquelle me séparait au moins un demi-siècle ?

Je me laissais conduire dans cette ville étrangère dont je ne connaissais que le centre ville. Je découvrais avec enchantement les ruelles paisibles, bordées de maisons coquettes, noyées par la verdure. Rien ne bougeait, ni les gens chassés par la chaleur, ni les branches. C'était comme un immense aquarium où même le son de nos pas sur le trottoir brûlant semblait venant de très loin, étouffé.

- C'est chez moi, ici. Si vous voulez, nous pouvons partager ma soupe aux griottes et mes frites.

Comment refuser, et par où retourner en ville ? Son appartement, dans une des rares maisons à appartements du quartier, donnait sur un parc. Un mur entier était tapissé de livres – tous les auteurs que j'avais jamais lus, ou ceux dont j'avais seulement entendu parler. On a donc partagé la soupe aux griottes – quelle horreur ! – et ses frites... On a bavardé de tout et de rien, et finalement, il me tutoyait – pas moi...

Pour conclure, il m'a expliqué que les choses à l'institut ne tournaient pas rond... Mais aussi que, si j'y tenais vraiment, il fallait se préparer... mais avec des experts : « À l'institut, on ne veut pas des talents, on veut des acteurs tout-formés... Que c'était épouvantable ce qui arrivait aux jeunes actrices, mais c'était encore pire pour

les jeunes acteurs – que diable voulait-il dire ? Douce inconscience !

Qu'une fois devenus acteurs, il faut faire d'incessants compromis pour obtenir des rôles. Et que, finalement, « une blonde naturelle qui rougit naturellement, n'a pas sa place dans cet Institut »...

Mais, si d'ici une demi-année, je ne changeais pas d'avis, il était prêt à m'aider...

Cela supposerait que je revienne au moins une fois par mois.

- Et que comptes-tu faire si tu n'es pas acceptée à l'Institut ?
- Qu'en sais-je ? Je peux devenir astronaute ou agronome....
- Et si on mangeait une glace ?

Si j'avais survécu à la soupe aux griottes et à toutes ces histoires, passe encore pour la glace...

Nous avons regagné la rue, où la chaleur avait baissé d'un cran. Fatiguée par toute l'excitation de la journée, les épreuves sur scène mais aussi cette incroyable rencontre, je sentais mon énergie tournant au ralenti. Du coin de l'oeil je guettais cette grande silhouette grise arpentant avec moi les rues inconnues, sachant déjà que je ne la reverrais jamais. Car, malgré les bonnes intentions, malgré la sincérité à laquelle je croyais, la petite bête, le petit ego qui allait devenir - s'il n'était pas déjà devenu - le nombril du monde, me chuchotait à l'oreille que le rêve, CE rêve, était à moi, uniquement à moi, et qu'elle, la bête, ne comprenait l'accomplir que par soi-même ou pas du tout.

Nous nous sommes installés sur une terrasse qui commençait à s'animer dans la douce fraîcheur du soir. Il s'est excusé pour quelques minutes, me révélant le motif de son absence à la fin de notre rencontre : sachant que je voulais quitter la ville le soir même, il m'avait acheté le billet de train, première classe. Il m'a conduite à une station de taxis, payant généreusement d'avance le chauffeur, malgré mes vives protestations, pour me conduire à la gare.

Après environ deux mois, il m'a envoyé un colis : un pendentif en forme de maïs, en perles jaunes de verre. Pas un mot, juste sa carte de visite : Olah Tibor – professeur de l'histoire de l'art et du théâtre...

Je l'ai encore, son petit bijou de pacotille. J'aime croire que ce jour-là j'avais croisé un ami. Même si notre amitié a duré moins qu'un éclair, même si j'y ai répondu par un sournois silence, je crois sincèrement qu'il m'a comprise et qu'il m'a vue telle que j'étais. L'a-t-il fait exprès dans ce cas ? Exprès pour me débarrasser d'un rêve qui, qui sait, m'aurait déçue ? Mais n'avais-je pas droit de vivre à ma façon ma déception, si déception devait s'ensuivre ? On dit qu'on réussit toujours si on le veut vraiment. Mais le voulais-je assez ?

Des fois, seulement me dire « tu ne peux pas réussir ! » suffit pour me mobiliser, en crissant des dents. « Impossible » ne fait pas partie de mon vocabulaire. Mais une fois le rêve tangible, une fois la voie entrevue, c'est là que je commence à me poser

des questions. En vaut-il la peine ? Et, paresseuse d'esprit comme je suis, je démolis d'un revers de main nonchalant l'échafaudage de mon château de cartes, avant de lui donner la chance de prendre racine. C'est mon droit de rêver, comme c'est mon droit d'arrêter. Est c'est à moi de décider quel rêve est assez majestueux pour s'apparenter avec *Buricul pamântului*.

15. Tous temps confondus

J'ai quitté ma charmante ville de Cluj sans regret. J'attendais le départ, je l'appréhendais, je le préparais... Au début, arrivée en terre étrangère, je me suis donné le temps de contempler, de savourer la nouveauté, en me tenant à l'écart. À l'écart de l'émotion, à l'abri des peurs.

Six ans se sont écoulés sans que je pense à retourner au pays. L'Internet facilite beaucoup les choses. Je n'ai pas coupé les ponts mais, dans mon esprit, c'est comme si j'avais découvert hier ma nouvelle ville. C'est un continuum qui, pour moi, n'a rien perdu de son ingénuité. Seulement quelquefois, en rêve, je revoyais les rues sinueuses, la partie antique de Cluj, les pierres immortelles bordant les pas des passants égarés. Surtout, je me vois en rêve sur la colline dominant la ville, la Cetatzuie, inondée de soleil et du parfum des roses.

Et voilà que, tout d'un coup, mes collègues me secouent de ma torpeur routinière. Ça fait donc trente ans, et je dois, d'une façon ou d'une autre, y faire face. Si je me permettais jusqu'ici de ne même pas penser à ICI et LÀ-BAS, là, maintenant, je dois faire un choix. Et le temps presse.

Si j'ai toujours été en quête d'une place au soleil qui soit mienne, est-ce que je peux dire de l'avoir trouvée ? Si je retourne dans mon pays d'origine, est-ce que ça veut

dire que je rentre « chez moi » ? Si je me sentais étrangère là-bas, ceci voudrait-il dire que je suis moins étrangère ici ? Ou l'étrangéité me va comme un gant, et maintenant j'en aurais fait un *statu quo* ?

La bête méchante semble s'être endormie. Pour une fois, j'ai le délai de penser en toute tranquillité à mon sort, sans avoir à parer un conflit et sans avoir peur des conclusions. En quoi ça peut changer quelque chose, à présent ?

Quand on est jeune, on est inquiet. On est inquiet parce qu'on a encore le temps de régler quelque chose, de recommencer, de refaire, de redresser.... Et chaque seconde réduit nos chances. Mais quand on a dépassé de beaucoup ce délai, quand on a dépassé le point du « non-retour », c'est une paix reposante qui s'empare de nous. On s'accorde le temps de bien réfléchir, sans émotion, sans rancune. Notre but n'est plus de lutter avec le temps pour s'y accrocher et renverser la chance, mais peut-être de contempler, enfin, sans rancune, sans espoir et sans peur, à quoi ça ressemble notre ébauche de vie.

Comme mon cœur ne m'aide en rien, refusant, pour une fois, de s'en mêler, je dois me fier à la raison. Ce serait chouette de revoir mes anciens copains de lycée, ainsi que les anciens collègues de travail. Ce serait chouette de revoir mes ruelles pierreuses, ma sœur et ma tante, et, peut-être pour la dernière fois, la parenté et les voisins dans le village de mes grands-parents. D'allumer une bougie sur la tombe de mes parents. Et, tout ressentiment mis de côté, de revoir S.

Ma sœur, elle, en serait ravie : « du moins, j'ai fait de mon mieux »... En tentant cette dernière ruse, elle pourrait, peut-être, lâcher prise, se consoler de ne s'occuper que de sa vie, en renonçant de sauver le monde, en l'occurrence, moi.

Et moi ? Est-ce que je désire revoir S ? Pas vraiment. Est-ce que ça pourrait m'être désagréable ? Peu probable. J'ai toujours aimé son humour, et avant d'être amoureuse de lui, il y a eu de l'admiration. Qu'il ait vieilli, c'est normal. Qu'il se soit éloigné de moi, c'est logique. Pourrait-on trouver une oasis de silence et de paix, juste pour se contempler en rigolant de ce que la vie a su faire de nous ?! Car, avant d'être amoureux, nous étions des amis. Mais jamais après.

Le soir de son départ, je n'ai pu dire mot. La nouvelle de son départ m'avait assommée. Trop orgueilleuse pour lui demander de rester, trop outrée pour lui demander la cause du départ, je restais là, bouche bée, oubliant pour un instant de respirer.

Il m'a offert quand même l'explication que je soupçonnais. Lui, il voulait se caser, fonder une famille, avoir des enfants. Je n'ai jamais cru son histoire. Je croyais et je le crois encore, qu'il avait peur de ma nonchalance, qu'il voulait me dominer, comme on prend possession d'un bien. Naviguant dans les eaux troubles d'une histoire sentimentale peu commune, il voulait être sûr que je n'allais pas lui échapper.

Et moi ? Moi, je prolongeais le compromis, le provisorat de notre liaison. Mais ce

qui me blessa le plus fut cette décision qu'il avait prise sans m'en avertir. À bien y penser, aurais-je préféré qu'il m'en avise, qu'il me fasse chanter ? Le nombril, qui voulait le monde construit autour de lui, aurait-il accepté le chantage ?

Alors il est parti. Il m'avait dit adieu en attendant quelques instants sur le pas de la porte. Mais je restais figée, le dos tourné vers la porte, sans rien pouvoir dire, presque sans pouvoir respirer. C'était ma façon de lui dire que je refusais son départ. Que je me tenais à l'écart de cette décision. Je n'étais ni pour, ni contre, je l'ignorais volontairement. Puisque la vie osait faire autrement que dans ma tête, elle s'acharnait à m'ignorer, alors je l'ignorais à mon tout. La loi du talion...

Il n'a pas claqué la porte. Il est sorti sans bruit, ainsi je n'étais même pas sûre s'il était vraiment parti ou s'il me guettait du coin de l'œil. Justement, ma réaction était de refuser de réagir. Mais ça faisait atrocement mal.

Je suis donc restée prostrée dans mon fauteuil, muette et sèche comme une souche dans une forêt après l'incendie. Mon corps et mon esprit roulaient au ralenti. Pour ne pas gaspiller le brin d'énergie qui me restait. Pour s'économiser. Dans un effort désespéré de survie, réflexe dont je me serais volontairement passée.

Et maintenant, à distance de tant d'années, revivre l'angoisse d'une éventuelle rencontre ? « Trouver une oasis de silence et de paix » ? Qui veux-je duper ? Le nombril se révolte, me pique d'une vive douleur sous les côtes gauche. Car, si S est

toujours malheureux et inaccompli, y suis-je pour quelque chose ? Et pire encore, s'il est heureux, accompli, réalisé, pourrais-je supporter que son épanouissement se soit fait en mon absence ?

Mais quel affront ! Quelle gifle en plein visage que de poursuivre sa vie et d'oser être heureux ! J'aurais préféré qu'il meure de chagrin, ou, sinon, qu'il parte pour faire du bénévolat dans le tiers-monde, qu'il attrape le choléra, le SIDA et la peste ! Qu'il meure couvert de gloire, soit, mais qu'il n'ose pas me faire subir la honte et le chagrin de son bonheur SANS MOI !!!

J'avais 4 ans. Je savais que les faucons chassaient les poussins. Alors, dans l'intention de combattre ouvertement ce mal qui planait au-dessus de nos têtes et qui empoisonnait ma joie, j'ai pris un poussin et je l'ai soulevé vers l'oiseau menaçant qui rôdait. Je lui criais de venir le chercher, s'il en avait le courage. Je l'invitais à me confronter, en serrant en même temps le poussin pour être sûre de ne pas l'échapper. Jusqu'à ce qu'il y laisse sa petite âme...

J'ai reçu à l'occasion ma première punition. Mais plus mal faisaient les reproches de ma grand-mère, et plus mal encore la vue du petit corps inanimé. Peut-être c'est à ce moment-là que s'est tissé dans ma conscience le concept dual de cause - effet.

J'ai compris qu'il ne faut pas tenter le diable, surtout quand la mise est aussi fragile... ... Et que le danger vient plutôt de nous que d'en haut... Et qu'on peut tuer

par trop d'amour...

Cette nuit-là, je ne l'ai pas vue passer. Je maudissais Dieu de m'avoir faite au monde pour vivre ça. L'aube dorait les fenêtres, en me faisant haïr, peut-être pour la première fois de ma vie, la lumière et la douce odeur du petit matin.

16. Le futur inventé 4

Li arrosa les plantes, nourrit les lapins et les souris blanches, s'assura du bon fonctionnement de tous les appareils de mesure, vérifia la température dans la chambre froide où les cultures de microbes suivaient leur multiplication immortelle, même si infiniment ralentie, et finalement changea de musique - *Der Tod und das Mädchen*.

Dans les accords aigus la terre commençait à se lever jetant des reflets bleus et troublants. Pendant que sa cabine commençait à se démagnétiser, pendant que son corps commençait à perdre doucement son poids, Li bénissait en pensée le capitaine et sa décision.

Ce n'était pas facile de convaincre son équipage. Tous doutaient, et tous étaient en droit de le faire. Encore un peu et la mission aurait été compromise. Il avait peu d'arguments, mais il avait vu juste. Lui, il avait compris.

Dans les accords dramatiques, la terre commençait sa trajectoire arquée dans le ciel, un ballet silencieux, gracieux, le plus doux que Li eût jamais vu. Là-bas, quelque part, sur un des continents, dans une des villes perdues entre les forêts immenses, dans une des milliards de maisons, était le capitaine, dormant probablement tranquille. La nuit était avancée pour les Terriens.

Li se rappelait avec un serrement de cœur la soirée du débat, débat auquel elle devait participer. Car le capitaine refusait de prendre des décisions en l'absence du « coupable ». C'était elle, le coupable, et elle devait absolument avoir droit de parole.

On lui avait offert une place en avant, au vu de tout le monde. La coupole transparente scintillait des myriades d'étoiles. Li les regardait, comme en s'accrochant à cette image pour ignorer ce qui se passait ici-bas... Le plaidoyer des accusateurs... les arguments du capitaine. Arguments mal assurés, sans beaucoup de poids, d'après le jugement de Li. À la place de ses accusateurs, se serait-elle laissée bernier par ses arguments ?

Pourtant, le capitaine avait proposé la prolongation de la mission, pour elle seule, pour Li, avec tous les risques que cela impliquait. Elle allait assurer la survie des animaux, des plantes, la production d'oxygène, l'épuration des eaux, elle, qui ne pouvait plus se passer du tête-à-tête avec l'univers allait se résumer à ces quelques miles carrés, aux quelques activités bien définies et à la solitude absolue. Car de toute façon, il semblait que c'était son désir. Non, pas son désir. Non seulement sa raison d'être, sa dépendance.

La musique avait pris fin. Li nageait dans la cabine vers la sortie qui menait aux serres. Le dernier projet, son projet à elle, la serre dans l'apesanteur. Li changeait de nouveau de musique, laissant cette fois-ci l'ordinateur central la choisir de façon aléatoire, et ouvrit la porte en verre. Chaque fois qu'elle flottait de l'autre côté, une

odeur humide de terre, une respiration végétale des plus subtiles lui caressait le visage, et Li soupirait avec délice.

Ignorant la pesanteur depuis leur état de semence, ces plantes poussaient d'une manière luxuriante, se dirigeant de toutes leurs forces vers la lumière. Li changeait de source de lumière pour expérimenter. Mais leur empreinte génétique leur dictait de chercher la verticale. Mais comme la verticale, dans l'apesanteur, n'existe pas, elles s'efforçaient de pousser en sens inverse des racines. Mais allait-elle changer, cette situation, pour les semences conçues dans l'apesanteur ? Combien de générations de plantes étaient nécessaires pour effacer la mémoire de la lutte contre la gravitation ? C'est ce qu'elle allait voir.... Si tout allait bien.....

Li flottait parmi les branches fleuries, dans la volupté des feuilles développées outre mesure. Nageant dans cette jungle de verdure, Li guettait l'apparition des fruits. Là germinait le fruit de ses recherches, les plantes de l'espace, soulagées du fardeau de la pesanteur. Tout comme elles, Li se sentait faisant d'une nouvelle espèce – qui, sait-on jamais, serait l'ancêtre d'une population interstellaire. Là où le soleil ne serait qu'une naine blanche, la Terre, un astéroïde froid, dégringolant dans l'Univers. L'espèce humaine se serait déjà habituée à l'état de semence libéré de la terre et de sa soumission à la gravité...

17. Le futur jamais imaginé

Il y a une place qui me rappelle mon ancienne ville. C'est le panorama ainsi que la descente sur la route sinueuse de la colline Mont Royal. Comme jadis quand je rentrais à Cluj durant la nuit, la marée d'étincelles semble dialoguer avec le ciel étoilé ; un miroir renversé.

Cela me rappelle mon premier « roman », écrit, si je me souviens bien, à 14 ans. Ça s'appelait « L'univers bleu ». Et il traitait uniquement d'un univers entièrement bleu : une équipe de Terriens cherchaient asile sur une planète aussi semblable que possible à la Terre. Ils en avaient trouvé une qui convenait, et ils essayaient de préserver le brin de connaissances et savoir-faire nécessaire pour assurer la survie de l'espèce.

Il y avait des pages et des pages de description : la planète bleue était, comme son nom le dit, ENTIÈREMENT bleue, aucune autre couleur ne frappait la vue. Mais il y avait une multitude de nuances de bleu qui s'entremêlaient, allant du saphir à l'indigo, de différentes transparences et textures, des vagues et des vagues de bleu rajoutant encore et encore à la profusion d'un paysage devenu céleste par sa diversité dans son étrange uniformité.

Il y avait un seul problème avec mon roman – une fois la planète décrite, une fois les

personnages en place, une fois l'aube d'un nouveau monde allumé, mon roman manquait d'action ! Plus rien ne se passait, comme si les personnages avaient accompli le sens de leurs vies. Le personnage principal se contentait d'arpenter les falaises en roches bleues, cristallines, ensuite elle se couchait sur ces rochers et écoutait le frémissement de l'océan, les yeux clos, sans plus rien vouloir. Le bonheur total, l'atteinte finale des désirs de ce monde ou de tout autre monde imaginaire. Les étoiles se reflétaient dans les rochers transparents, comme dans un miroir souterrain. Un ciel en dessus et un autre en dessous, moi, mon personnage, flottais entre le monde réel et le monde du rêve.

Mon écriture approche de la fin. Mais plus elle approche, moins rassurée j'en suis. Elle manque de détails, elle me semble superficielle, elle est incomplète. Puis, elle n'est pas vraie. Mais ça, c'est l'éternelle histoire... Quoique certaines fois, en m'endormant, je vois de mes yeux fermés, en dedans, la Terre se levant au-dessus de l'horizon accidenté de la Lune en croissance.

Le pire est que je ne peux pas en faire une fin convenable. Li allait-elle se lasser un jour de son existence ? Allait-elle revenir un jour sur Terre ? Allait-elle terminer ses recherches sur des plantes conçues et cultivées en apesanteur ? Imaginer tout de suite une société humaine immigrée dans l'autre but de la galaxie, casée plus proche d'un soleil plus généreux que son ancienne naine blanche ? Sur une planète avec très peu de gravitation, les chutes désastreuses ne seraient plus possibles. Où les plantes sauraient pousser et fructifier sans gravité... Où des vents légers porteraient les

nuages dorés de pollen, d'une corolle à l'autre, inconsciemment, sans effort, sans heurtes.... Où les gens pourraient se déplacer en nageant dans l'atmosphère raréfiée, à laquelle leurs poumons et leurs cerveaux se seraient habitués. Et, nourris de peu d'oxygène, ces cerveaux auraient produire des états de conscience plus proche du rêve que de la veille....

18. Le passé incompris

Tout d'abord, c'est un regard posé sur toi qui t'agace. Tu fais tout pour devenir désagréable, et ça t'énerve tellement que tu as envie d'annihiler ce regard qui se tourne trop souvent sur toi, hagard et stupide... Ensuite les choses se calment, la personne semble avoir compris et n'insiste plus. Mais tu te rends compte qu'elle n'est pas aussi stupide, et que, finalement, elle a de l'humour et un brin d'esprit.

Ensuite tu commences à te demander « Mais qu'est-ce qu'il peut lui passer par la tête ? », et tu entames des dialogues, anodins et sans conséquences, juste pour voir... Et puis tu revois un brin de flamme qui s'allume et le regard qui revient, muet... Mais en même temps tu observes que la personne n'est pas bête du tout, au contraire !!!!

Tu commences à te demander... quels sont ses goûts ? Qu'est-ce qu'il mange au petit-déjeuner ? Que dirait-il de telle ou telle chose ? Puis, si le temps le permet, s'il y a assez de temps et assez de conjonctures pour bien observer la personne, tu commences à te lier d'amitié ... Et, ce qui est le plus dangereux, tu commences à prendre conscience que tu commences à l'observer...

C'est le début de la fin.

Ensuite tu fais des rêves bizarres, la personne en cause est là, dans tes rêves, pas

moyen de t'en débarrasser. Et en même temps, son amitié t'est précieuse, mais tu ne peux pas t'empêcher de penser : comment embrasse-t-il ? Et un contact accidentel de vos doigts sur une poignée de porte te brûle de sa chaleur sèche, et tu la ressens jusque tard dans la nuit, dans les rêves, mais aussi des semaines durant.

Puis les choses empirent, parce que tu sais que c'est dangereux de rester seule avec cette personne, dans la même pièce. Parce que là, il n'y a pas moyen de porter une discussion anodine, le silence va bientôt s'installer, les regards vont bientôt se confondre, et, sans savoir comment, tu es secouée par le cataclysme du premier baiser... Et là, c'est catégoriquement la fin...

Et tu bénis Dieu de t'avoir fait aux moment et temps appropriés pour sentir la douceur infinie de ses mains posées sur ton corps et la chaleur enivrante de son haleine...

S s'était installé dans ma vie comme il s'en est retiré, insidieusement et en silence. Je n'avais rien fait pour l'éloigner. Ni pour le retenir. C'était peut être ça mon problème, JE NE FAISAIS JAMAIS RIEN....

Car, *Buricul pamântului* n'accepte pas le compromis... ; c'est pourquoi j'ai renoncé à certains de mes rêves les plus chers ; j'ai toujours effleuré les choses en attendant qu'elles se passent comme je pensais qu'elles devaient se passer....

S'était une de ces choses qui se passaient sans que j'en fasse quelque chose...

C'est après son départ que j'ai commencé à me poser la question de savoir si et pourquoi je méritais son amour ?! Pourquoi son regard s'était-il posé sur moi au début ? Et s'il m'avait vraiment vue, pourquoi était-il parti ? De ma part, je trouvais délicieuse cette attente, cet « être et n'être pas ». Je me complaisais dans le provisoire, le suspens, question de réfléchir, de trouver une explication, pourquoi moi, et pourquoi lui... Évidemment, après coup, j'arrive à penser que le temps ne passait pas à la même vitesse pour nous deux, nos attentes étaient différentes. La différence d'âge ? Qui sait ? Moi, je n'avais pas encore atteint le point du non-retour. Mais lui ?

19. Le passé pur et simple

Un matin, devant mes fenêtres, j’entendis un bourdonnement, comme une légion d’abeilles enragées. Un colibri bleu, minuscule comme une mouche, bourdonnait de ses ailes auprès des lys dont j’avais planté les bulbes en automne – mon premier automne en terre étrangère. Généreuse, cette terre m’avait retourné la gentillesse, faisant pousser des lys mauves, audacieux. Et maintenant ils m’apportaient cette merveille volante.

Des merveilles à quatre pattes ou à plumes, il y en avait dans mon pays d’accueil.... Il y avait des écureuils, des goélands, des lapins et des canards qui faisaient partie du quotidien, qui ne craignaient rien et approchaient pour manger les miettes à même ta paume. Un soir j’avais croisé toute une famille de rats. Le printemps avait dégelé toute âme qui vive. Le soir allongeait les ombres et transformait la lumière du jour en clair-obscur troublant. Leurs yeux fluorescents me fixaient curieux, mais ils se sont vite ravisés, traversant tranquillement l’allée – avaient-ils senti que je n’étais pas dangereuse ?

Jadis, dans mon pays lointain, César, mon braque allemand, sentait quand le sommeil me quittait. Il venait près du lit, posant sa tête sur le matelas, effleurant ma main de son haleine chaude et humide. Si je me levais du lit, il me suivait en silence. Si je m’asseyais devant la télé, il se collait à mes jambes, la tête sur mes pieds,

comme pour me tenir au chaud. Il ne guettait pas mon attention, il ne voulait pas jouer, il ne demandait rien. Dès que je voulais retourner au lit, il m'accompagnait. Quand la lumière était éteinte, il regagnait sa place en silence. Comment faisait-il pour savoir que le sommeil me quittait ? Car avant que j'allume la veilleuse, il était là, ses narines reniflant sur mes mains.

Le fidèle vigile de mes nuits d'insomnie m'a été volé juste avant de m'envoler vers ce nouveau pays. Comment se fait-il qu'il n'ait pas senti ce danger ? Est-il possible qu'on soit sensible aux malheurs des autres, mais pas aux siens ? Peut-il aller si loin, le don de soi ? Lors des nuits d'insomnie qui ont suivi en terre étrangère, j'ai prié pour qu'il ait été volé pour sa beauté, par des maîtres aimants... Pour qu'il puisse être aimé et qu'il puisse aimer à son tour, pour qu'il puisse se donner à nouveau. Y a-t-il quelque réciprocité à ce don ? Pour moi, César est resté unique au monde. Et je ne serais jamais capable d'adopter un autre chien.

« Voyons donc, c'est cet amour qui te manque maintenant ? Un amour inconditionnel, comme celui d'un chien ?! Voulais-tu le même dévouement tenace et indubitable de tous tes mecs, de S, par exemple, sans questionnement, sans doutes ? C'est d'une simplicité..... ! »

Omphalos mundi est quelquefois un clown, et quelquefois méchant. Il me tire la langue, il me couvre de ridicule. Est-ce que je me trompe, ou il vient juste de comparer mes amoureux à des chiens dévoués – et celui qui exigeait plus était voué à

l'échec ? Et en quoi ceci a-t-il de l'importance ? Même avec César, voilà, je n'ai pas su le garder...

Je ne savais pas ce que je voulais, c'est certain, mais je savais exactement ce que je ne voulais pas ! Et je n'aimais pas me sentir bousculée, forcée à prendre certaines décisions là, tout de suite... Ni me donner des délais précis. J'aurais voulu que le temps me dise lui-même quand il était temps.... Pourquoi mesure-t-on les sentiments en gestes ? Pourquoi ne pas accepter l'amour comme un *statu quo*, un état de grâce où on puisse cohabiter avec les jours et les nuits, les doutes et des attentes délicieuses... Qu'avons-nous à prouver ? À qui ? J'ai toujours cru que ce qui doit advenir, adviendrait.... *Lo que non a sucedido, acabo sucederá!* Les choses, les malheurs et les joies, les pertes et les désastres arrivent.... La seule chose qu'on peut faire est de percevoir les événements d'une façon ou d'une autre... Et c'est ça toute la beauté... C'est justement là notre pouvoir : de prendre les choses d'une façon ou d'une AUTRE....

20. Le futur improbable

J'ai fait un rêve bizarre, j'ai fait un rêve d'hiver en plein été... Nous glissions, moi et S, nous nous serrions l'un dans l'autre sur une luge qui prenait de plus en plus de vitesse. On n'avait pas peur, on riait aux éclats, mais nous restions bien accrochés pour ne pas perdre l'équilibre. La luge changeait de position, elle tournoyait en faisant que ce soit tantôt moi en avant, tantôt S, mais cela ne changeait pas grande chose, car nous nous serrions fortement les mains, et nous restions accroupis, les têtes penchées au-dessus de nos mains jointes. Les brusques changements de position de la luge nous donnaient des papillons dans le ventre. Et nos rires faisaient trembler les flocons de neige qui nous contournaient, intimidés.

La seule fois où nous avons fait la luge ensemble, notre luge s'était renversée et nous nous trouvions élançés dans la neige, trop émus pour se rappeler comment c'était arrivé. Mais dans mon rêve, la luge tenait bon, nous avec, la glissade se prolongeait indéfiniment dans un continuum excitant. Tout d'un coup, un grand oiseau blanc surgit de n'importe où, planant au-dessus de nos têtes, déployait les ailes et s'envolait à la verticale, suivi de nos regards surpris.

C'est tout. C'est ça ma vision d'hiver en plein été : un souvenir sublimé dans le monde superflu du rêve. Un rêve sans fin, sans intrigue, comme mes romans inachevés que je classe pêle-mêle dans le tiroir le plus profond et le plus obscur de

mon bureau. Un rêve qui voudrait, je le crois, me rappeler ce continuum d'attente, *d'être et de n'être pas*, de surprise émerveillée, de confusion et de fusion avec l'âme de l'être cher, sans demander ou donner des preuves, sans appréhender le lendemain, sans vouloir expliquer. Un bien-être au-dessus des eaux tumultueuses de la vie... Un répit de silence pendant l'orage.

Le comité d'organisation nous fait parvenir les nouvelles listes d'adresses, nous sommes tenus de confirmer ou d'infirmer notre présence... Que vais-je répondre ? Ce voyage devrait s'organiser avec réflexion, il est impossible de trouver des billets d'avion à la toute dernière minute...Je dois prendre une décision...

Le plus difficile n'est pas de trouver des billets ou de préparer le voyage. Le plus difficile est de se préparer soi-même, d'accepter que d'ici le lendemain, j'allais arpenter les ruelles de Cluj. D'accepter la possibilité de le trouver amoindri et terne, ou, pire encore, jouissant d'une vie nouvelle, embelli et agrandi SANS MOI !

21. Le futur inventé 5

À mieux y penser, le capitaine avait fait un miracle : non seulement Li n'a pas été punie, mais elle a continué son exil volontaire en bonne et due forme, en tant que chercheur de première classe, volontaire pour s'isoler dans la station lunaire pour les trois prochaines années. Au lieu d'être désaffectée de l'ordre des astronautes, elle faisait partie de l'élite. « Pour son dévouement et son sacrifice au nom de la science... ». Ô, combien de guerriers n'ont pas été ainsi honorés sur le champ de bataille, pour leur bravoure et leur courage, quand, en fait, il s'agissait de criminels sanguinaires qui assouvissaient leurs vices dans le sang de « l'ennemi » !

La soirée du Comité de crise a failli être sa dernière soirée. C'était bien passé sept heures pour le temps terrien, car la silhouette bleuâtre de la Terre montait à trois quarts au-dessus de l'horizon et les étoiles commençaient à gagner en brillance.

La salle de conférence avait été affectée à ce procès – car c'était ça, en fin de compte. Li ne voulait pas participer, mais le Capitaine refusait catégoriquement que des décisions soient prises en l'absence de l'inculpé. On lui avait donc assigné une chaise sur l'estrade – quoique d'un côté, pour ne pas avoir à affronter tous les regards... En avant, c'était le capitaine qui encaissait les reproches tacites des regards scrutateurs de l'auditoire...

Il essayait l'impossible. Il voulait plus que le pardon, mais, chose inouïe, l'assignation d'une mission de plus longue haleine encore, plus importante et en fin de compte plus prestigieuse.

Elle, Li, elle qui avait trahi, elle qui avait fait *tabula rasa* de ses responsabilités d'officier de l'espace et de membre de leur communauté, elle, qui avait négligé, détourné, saboté le travail d'une mission entière, elle, la voilà susceptible de rester encore trois ans pour mener à bout les recherches ...

Des voix vives se sont opposées, invoquant la dépendance de Li à l'apesanteur – et comme toute personne dépendante, susceptible de faire n'importe quoi pour satisfaire son vice. Et ça c'était l'aspect le plus anodin... Plus grave encore était la question éthique que tout le monde se posait : ne serait-ce pas une sorte de récompense injustifiée que de prolonger la mission de Li ?

C'est là que le capitaine avait mis en œuvre tout son talent de persuasion.

« Pourquoi ne pas accepter la différence comme un atout, et la faire fructifier ? Nous autres, les “normaux”, comment pouvons-nous savoir que notre normalité est la vérité et la voie ? »

L'humanité a toujours su tirer profit de ses exceptions. Les grands escrocs, les faussaires, les braqueurs de banques, tous ont trouvé en fin de compte une place dans le système d'État, justement pour le faire plus fort et invincible. Qui nous dit que les

généraux qui ont mené les plus grandes batailles de l'histoire n'étaient pas des obsédés égoïstes et sans scrupules ? S'ils gagnaient leurs guerres, c'était des héros. S'ils les perdaient, c'étaient des criminels... Où est l'éthique dans ces cas extrêmes ? ».

Silence... Vraisemblablement, les gens réfléchissaient...

Si Li tolérait mieux que tout autre l'apesanteur et l'isolement, pouvait-on faire abstraction de sa faute ? Mais si l'isolement et une certaine phobie des foules étaient, disons, des traits innés, pourrions-nous reprocher le manque de solidarité comme un péché ? Car une caractéristique supposait logiquement l'autre. Si on est fait pour vivre seul, ça va de soi qu'on n'est pas fait pour vivre en société. Si notre atout est la tolérance à l'isolement, notre point faible est justement la grégarité avec les foules...

Et par-dessus tout, il se posait la question de la fiabilité d'un projet de longue haleine, une recherche qui normalement aurait dû coûter énormément en ressources matérielle et humaines. Au lieu de rouler des chercheurs et d'investir dans la continuité des recherches, voilà, on avait sur place un volontaire qui ne demandait qu'à rester... Dans le but d'assurer un suivi ponctuel et faire profiter plus d'experts de ces expériences, on pouvait prévoir des visites de la station, à tour de rôle, ponctuellement... Mais la base resterait habitée en tout temps, gardait son écosystème laborieux, sa fragile survie dans des conditions extrêmes, ainsi que la continuité sans faille des recherches dans l'apesanteur.

Silence... Visiblement, les gens réfléchissaient à tout cela, mais Li avait l'impression que le capitaine était loin de marquer son point. Au dessus des têtes, par le plafond transparent, on voyait la Terre poursuivant son ballet silencieux et les étoiles clignotant comme des milliers d'yeux complices.... Li voyait son image reflétée dans la paroi transparente... Les cernes coupaient en deux son visage qui, projeté sur le paysage rocheux, semblait un fantôme égaré parmi les cratères. Mais un brin d'espoir, enivrant, insensé, commençait à pousser dans son cœur.

22. Le passé continu

Il est dimanche. Très tôt. J'entends les pas de ma mère dans la chambre. J'entends la voix de mon père chuchotant. J'entrouvre les yeux, mais un rayon de soleil m'oblige à les fermer à nouveau. J'écoute le crépitement du feu dans le poêle, je soupire et j'ouvre les yeux pour de bon : je veux absolument savoir ce qui se passe...

Papa s'en va faire des achats. Maman reste avec nous, moi et ma sœur. Nous ne sommes pas encore réveillées. Ils m'observent, j'essaye désespérément de descendre du grand lit de mes parents, où j'avais dormi cette nuit-là. Où est-ce qu'il va papa ?

Il me rassure qu'il sera bientôt de retour, il me promet de m'acheter une brosse à dents. Ma première brosse à dents. Il me demande de quelle couleur je la veux ? « Bleue. » Puis je veux le suivre sur le pas de la porte. On me retient en me disant qu'il fait froid ce matin de février, que je dois me recoucher. Quand je serai réveillée, papa sera de retour. Une douleur atroce me poignarde, comme si j'avais perdu l'être le plus cher au-delà de cette méchante porte qui me l'a bouffé.

J'ai eu ma brosse à dents bleue. Maman avait raison : à mon réveil, papa était déjà revenu. Mais je n'ai jamais oublié le déchirement de le voir partir ce dimanche matin. Ce sentiment est ensuite revenu plus d'une fois, hanter mon enfance et mon adolescence, chaque fois que je sentais son amour pour moi s'éloigner et que je

sentais mon amour pour lui s'évanouir. Jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'un brin d'amertume qui me noue, même aujourd'hui, un méchant nœud douloureux dans la gorge. Depuis, je n'ai jamais utilisé de brosse bleue. Mauve, jaune, rouge, blanche... Mais pas bleue.

Une liste complète des diplômées nous a été envoyée par courriel. La plupart ont confirmé leur participation. Pourtant, certains noms sont là, sans adresse et sans avoir confirmé qui que ce soit. Le mien inclus.

Plus d'une fois, j'ai eu le sentiment qu'une fois partis on était comme morts pour ceux qui restaient au pays. Les premiers mois, les messages s'échangeaient allègrement par le cyberspace. Mais dès que les amis et la famille se faisaient une certaine idée sur nos vies, ils en étaient rassurés et les messages commençaient à s'espacer.... Comme si tout le monde décidait de nous abandonner à notre sort de déracinés, rangeant tout de suite nos noms et notre identité dans la boîte à souvenirs. Mais ne serions-nous pas les premiers à les avoir abandonnés ?

Ils fêtaient leurs anniversaires, Noël et Pâques, et de temps en temps ils nous faisaient parvenir des cartes de vœux – plutôt des cartes électroniques, drôles, sans doute, mais impersonnelles. De quoi se questionner si jamais nous occupions encore quelque place dans leurs vies. Dans quelques années, ils ne sauraient même plus de quoi nous aurions l'air. On dit toujours que les amis qu'on se fait aux alentours de vingt ans sont ceux qui nous restent pour la vie. Si c'est vrai, ça veut dire que tous

mes vrais amis font partie du passé, et que moi aussi je ne suis pour eux qu'une légende. Sans gloire et sans éclat. La fugitive. La déracinée. Celle qui leur avait préféré l'inconnu et l'exile.

Comment leur faire comprendre qu'à un moment donné le monde, mon monde, était devenu trop petit pour me contenir ? J'approchais la quarantaine et je sentais que mes ardeurs refroidissaient. L'ardeur de connaître des choses nouvelles, d'apprendre de nouveau, surtout de vivre AUTREMENT. Après le grand enthousiasme de 1998, nous sommes retournés à nos vies sans éclat, aux façons de faire aberrantes, où tout le monde contrôle tout le monde et chacun se voit obligé d'exprimer ses opinions en injuriant tout le monde. Comme si cinquante années d'oppression avaient conféré à mes concitoyens le droit de finalement s'exprimer, mais sans égard au bon sens.

Dans ma tour d'ivoire je réussissais tant bien que mal de me tenir à distance. L'isolement était plus grand là, dans mon pays, que dans tout autre pays que j'avais jamais visité. Trop de chemins battus, trop de pensées toutes faites... J'immigrais lentement, là, dans mon propre pays, dans le pays de la désolation. Je me croyais à l'abri des passions politiques, mais je ne pouvais pas m'empêcher de voir la nomenclature renaissant comme un phoenix de ses cendres et la corruption chevauchant confortablement le pouvoir. J'aimais bien ma tour d'ivoire, mais la marée de l'absurde montait jusqu'à moi, gagnant l'escalier en colimaçon, salissant les marches en marbre et empestant l'air sur mes terrasses blanches. Aussi égoïste que j'aurais pu l'être, me contentant de ma petite vie, des mes livres et de mon

écriture stérile, j'avais du mal à voir mon pays dans le tunnel dont « l'étincelle du bout » restait un mythe. Mon mal de vivre et d'être ne s'apaisait plus avec toutes les œuvres de bénévolat dans lesquelles je m'investissais. Dès qu'une guerre éclatait quelque part, dès qu'un désastre frappait le tiers-monde, les fonds internationaux des organisations charitables fondaient comme neige, laissant des milliers de nos causes en suspens. Quant aux fonds nationaux, ils n'existaient tout simplement pas. Comme si nos causes, les personnes âgées, les enfants de la rue, les hôpitaux et les orphelinats en détresse étaient les bonnes causes de l'Europe ou du monde entier, sauf de nous.

Le principe de la paix sociale, tellement véhiculé par les intervenants étrangers, restait lettre morte dans le marasme du manque de ressources, manque de connaissance, manque de savoir-faire, de structures appropriées et manque de souplesse et d'engagement politique du pays. Et, de surcroît, des discours nationalistes venaient hanter nos consciences, faisant du capital politique dans les masses quasi-analphabètes, qui ne pouvaient pas savoir - donc se rappeler - les leçons de l'histoire.

Et le *Nombril du monde*, mon nombril, où était-il dans tout cela ? Partir, ce n'était pas une solution. Mais j'avais renoncé depuis belle lurette à sauver le monde. Je ne savais pas ce que je voulais, mais je savais exactement ce que je ne voulais pas. Et, douloureusement, je me rendais compte, jour après jour, que ma vie ressemblait de plus en plus à quelque chose que je ne voulais pas. Si je pouvais encore sauver le

brin d'esprit qui me restait, je me devais d'essayer. Sartre est d'avis qu'il y a toujours une solution, même le suicide en est une. Alors j'ai préféré le suicide intellectuel à la honte de regarder sans rien pouvoir faire...

Choisir de ne jamais publier mes écrits... de parler ma langue de moins en moins ou pas du tout... D'entasser dans deux valises des manuscrits poussiéreux et de m'enfuir quelque part aux quatre coins du monde. Échapper à la souffrance de voir la souffrance... Mettre un peu de distance... Trouver un coin de sérénité et de silence ... Prendre, pour une fois, une décision – définitive et limite, mais MIENNE. Mieux vivre une vie d'immigrant parmi les étrangers, qu'une vie étrangère parmi les miens.

23. Le futur inventé 6

Le capitaine savait que tous ces arguments n'avaient pas assez de force pour convaincre tout le monde. Mais il avait bien calculé son coup. Il mit l'accent sur le fait que le but de ce conseil de crise n'était pas de punir, mais de résoudre... Qu'au-delà de toute animosité qu'on aurait pu sentir, il fallait garder un esprit ouvert et voir plus loin.

Le capitaine parlait ensuite de la difficulté de trouver des gens assez forts pour supporter l'isolement pour des mois et même des années... Que justement les tests de sélection mettaient l'accent sur cette qualité – « que nous sommes en train de culpabiliser aujourd'hui. » Que le désir de Li de rester dans l'espace était plutôt une qualité rare qu'on voudrait cultiver... Qui sait comment serait l'humanité dans quelques générations ? De la phase d'organisation tribale jusqu'à la mondialisation, chaque passage de l'espèce humaine dans une forme nouvelle de congrégation avait soulevé les mêmes questions et inquiétudes. Vers où allait-elle ? Mais chaque fois elle avait su s'adapter et avait su gagner dans la compréhension du monde et de sa propre nature. Alors, pourquoi avoir peur, à l'aube d'une phase nouvelle, celle des voyages interstellaires, quand on prévoit à long terme une migration, peut-être mondiale, quand l'heure de la fin de notre monde terrestre aurait sonné ?

C'était peut-être prématurément de penser aussi loin, mais peut-être que non... Parce

que si Li développait aujourd'hui une PHOBIE (et il avait délibérément souligné ce mot, en gardant une pause de quelques secondes), donc à part la première impression de phobie et de dépendance, on est peut-être devant un phénomène qui annonce une mutation du genre humain ... Une mutation pour mieux le préparer pour les exploits futurs dans un espace et un temps infinis. De l'isolement de la caverne vers l'isolement d'un vaisseau spatial, il n'y a qu'une seconde dans l'éternité...

Il avait suggéré que non seulement Li était capable d'assurer la continuité des recherches, mais qu'elle était providentielle en tant que sujet de recherche...

24. Le présent continu

C'est dimanche. Ce jour a sans doute quelque chose de spécial, quelque chose qui me met en relation avec une oasis de paix, comme le vent doux sur une île déserte au milieu de l'océan. J'ai rêvé de la fontaine perdue de mon enfance. Je me regardais dans ses eaux et je voyais dans son œil limpide mon image de jadis, les cheveux ébouriffés, presque blancs, les yeux agrandis, curieux et inspirés. Je me suis revue avec le regard de l'innocence. Et le souvenir de ce moi émerveillée m'a fendu le cœur. Car non seulement je me voyais comme jadis, mais je me SENTAIS comme jadis, quand tout était possible et tout était à écrire...

Comme le temps presse, et que je dois prendre une décision, j'ai tendance à renoncer tout de suite, comme d'habitude. Mais une malicieuse voix intérieure me dit que c'est la peur qui me fait tout laisser tomber. Peur de revoir tous mes copains vieillissants, de me montrer moi-même devant eux changée et amère, d'être déçue ou, par contre, de trouver des motifs pour regretter la décision que j'ai prise il y a tant d'années, de partir. Mais, encore une fois, le *Nombril* est là, pour sauver la face. *Buricul* *pamântului* voit rouge... et s'il voit rouge, c'est comme chose faite....

Je suis énormément reconnaissante à l'*Omphalos* qui n'a pas cessé de sauver la face, de me protéger et, paradoxalement, de me pousser aux moments les plus inattendus. Que serais-je devenue sans lui et sans amour ? Si l'amour me fuyait, voilà,

Omphalos était là pour me botter les fesses, m'obligeant d'avancer. Il me fouettait de son sarcasme mordant, de son humour malveillant, pour que la pitié de moi-même ne s'empare pas de mon esprit. Il gonflait mon orgueil outre mesure. Le monde ne me veut pas ? Tant mieux, c'est moi qui vais reconstruire ce monde mal fait ! C'est moi qui va faire tourner les planètes et qui permettrait aux matins de s'allumer... Personne n'est aussi important pour anéantir ma joie de vivre. Personne n'est irremplaçable dans ce monde, dans mon univers de merveilles, SAUF MOI !

J'ai acheté par Internet les billets d'avion. J'ai vidé le frigo. Comme je n'ai pas à qui laisser les clés pour arroser mes plantes, je les ai sorties pour qu'elles jouissent de la pluie.

Ma sœur m'a déjà fait un programme serré de visites dans mon village, à Deva pour voir encore une fois ma seule vieille tante, mes cousins, les voisins qui se rappellent encore de nous - enfants. Peut-être je serai assez chanceuse de ne pas rencontrer S ?! Il faut laisser les volcans s'éteindre pendant des milliers d'années avant de bâtir dans leur cratère.

Mon omphalos, pour une fois, se tait. Il me boude ? Est-il content ? Qui sait ? Mais ce silence fait du bien par ce dimanche matin ensoleillé ! Je vais passer la journée au lit, lire et rêver, sans contrainte, sans programme, sans but. Une journée perdue ? Une journée retrouvée ... Je laisserai, cet été, les cours de côté. Pourquoi ne pas faire, pour une fois, comme tout le monde ? Je vais flâner dans les magasins pour

acheter des petits souvenirs. Je vais tout prévoir, je vais entamer une liste de tous les lieux que je veux revoir et de tous les gens que je veux rencontrer. Je me prépare. Je ferme quelque part, dans le coin le plus inaccessible de ma conscience, l'idée que c'est peut-être une visite d'adieux. Et si je me prépare, c'est comme si c'était déjà fait.

C'est ça le piège... Tout d'abord l'idée de revenir nous vient de l'extérieur, comme cette l'invitation de mes copains. Ensuite, on panique, ensuite on met cette idée de côté, mais elle rôde dans la tête même quand on dort. C'était la même chose quand j'ai décidé d'immigrer. Je ne voulais pas quitter mon pays, mais je n'y trouvais plus ma place. J'avais rempli les formulaires juste pour voir. Mais la réponse positive me donnait la certitude que mon dossier était éligible. Si on ne part jamais, on ne peut pas savoir ce qu'on perd. Si on part, on sait ce qu'on a perdu, mais aussi ce qu'on a gagné. Faire un jour marche arrière nous semble toujours possible.

Mais on ne peut pas prévoir les changements. Est-il bon de changer ? Est-il réversible le changement ? Jamais ? Comment aurais-je pu imaginer que mon départ était un aller simple ? Il se doit d'être contrebalancé d'un retour sur mesure. Et encore un départ, et encore un retour, car je ne peux pas imaginer quitter pour de bon ni un pays ni l'autre. Je suis ancrée quelque part dans les rues médiévales de Cluj et de Sibiu, comme je suis accrochée aux rues de ma ville, qui pousse sous la pluie d'or de mon amour...

25. Le futur continu

Li arrose les plantes, nourrit les lapins et les souris blanches, s'assure du bon fonctionnement de tous les appareils, vérifie la température dans la chambre froide et dans les serres, et change de musique. Les jours et les nuits s'enchaînent dans une parfaite monotonie rassurante. Li savoure le dernier jour cosmique dans sa base lunaire. Demain, une équipe viendra faire le point sur ses recherches. Une équipe qui la remplacera.

Trois ans se sont écoulés depuis qu'elle est toute seule sur la base. Les plantes ont grandi et ont donné des fruits, d'autres semences et d'autres plantes qui n'ont jamais connu la pesanteur.

Li n'est pas triste. Elle fera une courte visite sur Terre - histoire de se soumettre à un examen poussé pour que les scientifiques puissent déchiffrer les résultats de sa vie solitaire et sans pesanteur. Tout cela aurait pu être fait à distance, sauf qu'une des expériences porte sur le contact à vif avec ses semblables. Le peu d'amis et de famille qui habite encore sur Terre fait lui aussi partie de l'expérimentation. « Une famille de rats de laboratoire », pensait Li, mais cette pensée ne l'attriste ni ne la vexe. Car son séjour allait être de courte durée, après quoi commençait la grande aventure suivante...

Li allait s'engager sous peu dans une autre mission de longue durée, comme la plus forte dans des conditions d'isolement, et la plus désireuse de tenter cette chance. Li allait essayer de créer sur Mars une autre base, semblable à la base lunaire, mais dans les conditions extrêmes de chaleur et de tempêtes magnétiques de la planète rouge.

De quoi ça a l'air le paysage, dans cet environnement ? Li savait, elle connaissait tout sur sa nouvelle planète, mais les photos et tous les traités du monde ne pouvaient pas lui dévoiler ce qu'on ressent quand on s'endort en musique, dans l'apesanteur, en regardant ce paysage avant de s'endormir... Li avait hâte de savoir...

Elle avait préparé des graines et des espèces différentes, et la navette qui venait demain de Terre lui en apporterait encore d'autres, des plantes ayant vécu en pesanteur, et une recherche conjointe, en parallèle, allait se dérouler sur Mars – histoire de voir en quoi ces plantes cultivées en pesanteur et celles cultivées en apesanteur pourraient bien être différentes – ou se ressembler. Lesquelles étaient les plus fortes ? Lesquelles étaient les plus belles ? Les fruits desquelles étaient plus savoureux et plus riches ? Autant de questions dont la réponse est cachée quelque part, dans le futur, dans une serre qui n'est pas encore construite....

Li revoit son cheminement, avec des allers-retours, avec des pauses et des moments de répit, avec des mises au point, des rajustements, des essais et des réussites rares, mais ô combien gratifiantes... Elle a la force de sourire à la Terre qui commence à

monter au-dessus de l'horizon – quelque part, dans une maison bénie, dort son bienfaiteur, le capitaine qui a vu en elle et qui l'a aidée à se retrouver. Elle sourit aussi aux étoiles qui gagnent en brillance, à son image cernée, reflétée dans le mur transparent. Elle sait qu'au-delà de cette paroi, la température est tellement basse qu'elle pourrait anéantir toute forme de vie en un rien de temps. Sauf, peut-être, les microbes gelés dans la chambre froide, qui auraient, peut-être, la ténacité et l'endurance d'attendre que des météorites brûlantes frappent la Lune ou qu'une comète les entraîne sur une autre planète, plus généreuse, qui leur permettrait de recommencer leur multiplication éternelle, semant ainsi les graines d'une nouvelle vie

Mais là, dans son petit univers, séparé seulement par une clôture transparente du grand Univers, Li savoure sa dernière soirée lunaire. Car elle retourne sur Terre. Mais elle sait que le voyage vient juste de commencer.

Montréal, le 25 mai 2008

Écrivains d'origine roumaine publiés au Québec

Les visages de la culpabilité

Liliana Marca

Le 15 août 2008

Dans la constellation des écrivains roumains s'étant penchés sur l'émigration, la première étoile dans le firmament est Ovide, exilé à *Pontus Euxinus* en 8 après J.-C. à cause de « *carmen et error* », « *un poème et une erreur* ». Le poète s'éteint en 17 ou 18 après J.-C., sans jamais avoir été gracié, sans jamais avoir revu Rome. Il est enterré dans son pays d'accueil, probablement à Tomis – Constanta aujourd'hui, au sud de la Roumanie, au bord de la Mer Noire.

Il a laissé, fruits de son exil, les recueils des *Tristia* (*Tristes*), et *Epistulae ex Ponto* (*Lettres de Pontus Euxinus*), témoignage d'une existence sans joie loin du pays natal. Mais il semble qu'Ovide ait écrit aussi dans la langue de la population autochtone, les Daces. Malheureusement, cette œuvre dace est perdue.

Sachant qu'Ovide a peut-être pu trouver les mots justes dans la langue barbare de sa terre d'exil, nous voudrions tenter de repenser le lien qui doit exister entre un espace et une culture, au métissage culturel et au besoin de « dire » au-delà des frontières, de l'interdiction, de l'indifférence et de l'oubli. Dans le cas d'Ovide, l'œuvre survit à son créateur. Le créateur est éphémère, tandis que l'œuvre reste immortelle. L'œuvre n'appartient plus à son créateur, elle fait partie de l'héritage de la culture.

« *Parue -- nec inuideo -- sine me, liber, ibis in urbem:
ei mihi, quod domino non licet ire tuo!* »

C'est-à-dire :

« *Tu iras, mon petit livre, sans moi, dans la ville; mais je ne t'envie pas :
Va dans la ville qui m'est interdite, qui est interdite à ton maître.* »¹

¹ OVIDE, au début des *Tristes*.

1. Constat

Nous avons choisi dans le *Dictionnaire des écrivains émigrés au Québec (1800-1999)*², certains écrivains roumains. Nous avons sélectionné les romans où l'immigration est systématiquement la trame de fond, les œuvres de Teddy Kutscher, George Tautan-Cermeianu, Vera Pollak, Constantin Stoiciu, Victor Alfred et Thomas Pavel.

Nous avons ensuite concentré notre recherche sur les romans de George Tautan-Cermeianu : *Que j'étais beau comme un Dieu!*, *Le fils bien-aimé* et *La soif d'une âme déracinée*, et ceux de Constantin Stoiciu : *Le roman du retour*, *De l'insouciance*, *Fragments frivoles d'éternité* et *Le fuyard*. Ces romans sont écrits en français et publiés au Québec entre 1992 et 2002.

D'après Sylvie Loslier, « chaque culture apprend à ses membres un ensemble de comportements particuliers mais communs à chacun »³. De même, « chaque être humain est (...) issu d'une collectivité qui lui transmet une certaine vision du monde ainsi qu'une façon particulière de se comporter »⁴. Nous avons essayé de trouver les traits communs représentatifs des écrivains roumains immigrés sur les bords du Saint-Laurent pendant la période communiste.

² CHARTIER Daniel, *Dictionnaire des écrivains émigrés au Québec (1800-1999)*, 2003, annexe 2.

³ LOSLIER, Sylvie, *La romance des relations interculturelles*, Ateliers Graphiques Marc Veilleux, Cap Saint-Ignace, Québec, 1994, page 31.

⁴ Idem, page 32.

2. Hypothèse

Pour qui écrivent-ils, ces Roumains ? Pour les Québécois ou pour les Roumains ? Et pour quels Roumains : ceux d'ici ou ceux de là-bas ? Quelle utilité et quel but à ces écrits ?

En analysant les romans du corpus, nous avons constaté que les écrits ont fonction de témoignage et d'aveu, comme si les auteurs avaient voulu justifier leur départ ou leur fuite par un *mea culpa* adressé autant à eux-mêmes qu'au lecteur (lequel ? celui d'ici, ou celui de là-bas ?).

3. Visée

Jusqu'où peut-on parler de l'immigration comme d'une expérience enrichissante, et où est le point à partir duquel elle se révèle traumatisante ? Peut-on parler d'un nouveau statut du Citoyen Universel dans un contexte de métissage et de brassage culturel ? Les paroles de Petre Țuțea, philosophe roumain du XX^{ème} siècle, qui affirmait que « *la place des Roumains est en Roumanie* », sont-elles toujours d'actualité ? Dans la perspective de l'Europe sans frontières et du « village mondial », peut-on parler encore d'identité nationale et s'y accrocher farouchement ?

Dans les romans du corpus, la nostalgie des personnages va plus loin que le regret d'avoir rompu à jamais l'union avec la terre natale, elle devient un sentiment

oppressant de rupture avec tout le passé et surtout avec la mission initiale de tout homme de lettres, celle d'être le reflet et la mesure de la conscience nationale à son époque. L'abdication volontaire de cette mission entraîne la culpabilité. Donc, plus le départ fut « prémédité », plus le sentiment de culpabilité est lourd.

4. Moyens

Nous allons donc comparer des fragments de textes provenant des œuvres de deux écrivains : George Tautan-Cermeianu et Constantin Stoiciu. Nous avons retenu des fragments-témoins. Notre hypothèse est qu'ils illustrent un déclencheur commun du sentiment de culpabilité et une solution individuelle.

5. Analyse

Pour George Tautan-Cermeianu, la nostalgie du pays natal atteint des dimensions dramatiques. L'action des trois romans, écrits à la première personne, tourne autour de l'immigration. L'auteur entreprend une revue de sa mémoire affective, de toutes ses valeurs. On dirait, en lisant ses romans, que les plaies (qui semblaient en partie guéries dans un roman précédent), s'ouvrent à nouveau dans un *perpetuum mobile* implacable de la culpabilité et du remords. Nous avons le sentiment que, pour Tautan-Cermeianu, l'écriture est un éternel retour sur le « lieu du crime », car les sentiments de nostalgie et de culpabilité se retrouvent aussi aigus dans chaque histoire. Qu'il s'agisse des souvenirs de l'époque où il « était beau comme un dieu »

ou de souvenirs plus récents, sa propre histoire est parsemée de courts récits de certains de ses concitoyens ayant subi la persécution communiste, toujours en quête d'une explication : « *comment cela était-il possible ?* »....

Nous avons employé l'expression : « retour sur le lieu du crime ». Il serait peut-être plus approprié de parler d'une incessante séance d'exorcisme, à chaque fois partiellement réussie. Car la souffrance de l'auteur a mille et un visages, et son vécu personnel semble entremêlé organiquement avec toutes les autres histoires d'horreur de ses concitoyens (hélas, trop nombreuses). Ce qui accroche chez Tautan-Cermeianu, c'est la richesse des émotions vives, ainsi que l'intérêt pour les histoires adjacentes (comme une mise en abyme, un conte des mille et une nuits communistes roumaines), qui font des romans de Tautan-Cermeianu un trésor de témoignages bouleversants.

Même si son écriture fait descendre l'auteur en enfer, elle est en même temps le fil d'Ariane qui l'aide à sortir du labyrinthe des nostalgies et de la culpabilité. Son écriture est nette, le cœur dans la paume... Tautan-Cermeianu n'utilise pas des effets de style élaborés, il va directement au mot juste avec une sincérité désarmante. L'écrivain décrit des faits nus et crus : nous connaissons tout de suite son opinion, il ne demande rien à ses lecteurs - il les informe. Certains dialogues, parfois maladroits, semblent « fabriqués » pour convaincre à tout prix, pour ne pas laisser le moindre doute ou la moindre possibilité d'interprétation au lecteur. L'auteur ne nous

donne pas le choix de juger par nous-mêmes : son écriture est un compte rendu basé sur des faits !

Malgré le caractère dramatique du questionnement personnel de l'auteur et de ce va-et-vient entre espoir et désespoir, nous nous trouvons ici devant les romans les plus « optimistes » de notre corpus. Cet optimisme vient des expériences vécues par le personnage principal et les membres de sa famille dans leur pays d'accueil. Leur ascension sociale et leurs espoirs d'une vie meilleure (surtout pour les enfants) viennent contrebalancer la nostalgie du pays natal, laissant entrevoir une lueur d'espérance qui justifie et absout le « crime » du départ.

Dans le second roman publié au Québec par Tautan-Cermeianu, *Le fils bien-aimé*, le personnage principal est journaliste. Il doit quitter son pays pour accompagner son fils à Paris, où celui-ci devra subir une opération extrêmement risquée (l'ablation d'une tumeur au cerveau). Le personnage principal reçoit des fonds internationaux de la Croix-Rouge pour financer l'opération et développe une vive amitié avec le médecin de son fils. L'opération réussie, une période de réadaptation et de traitement est nécessaire, mais le visa expire entre-temps... Après une année de réflexion, en désespoir de cause, ne trouvant pas de travail, le personnage décide de rester en France après l'échéance de son visa, en tant que réfugié politique. Plus tard, sa famille le suivra en exode au Québec.

Les lettres de sa mère lui reprochant l'abandon, ainsi que des souvenirs et des rêves de jeunesse, reviennent dans la conscience du personnage principal de manière obsessionnelle durant tout le roman (comme dans les autres romans, d'ailleurs).

Voici un extrait significatif de la lettre qui ouvre le roman *Le fils bien-aimé* :

« Depuis ton départ, je ne cesse de pleurer. ... En nous quittant, tu avais laissé un vide inimaginable dans ma vie et dans celle de ton père... »

« Après ton départ... une autre famille va occuper ta belle maison et la détruire avec l'insouciance de la "classe ouvrière" ».

« Je me demande si tu regardes tes papiers d'identité pour te rendre compte de ton âge. (...) Là-bas, tu resteras à jamais un immigrant roumain. (...) Il faut parfois une vie entière pour se reconstruire une identité. Le temps joue implacablement contre toi, fils bien aimé. »⁵

Dans ce roman, la fuite du pays (même justifiée par la lutte pour la vie de son fils) est un choix éclairé, délibéré, prémédité. Elle survient en totale connaissance des conséquences que celle-ci entraînera pour la parenté restée en Roumanie. La première conversation téléphonique avec les vieux parents après la décision définitive de quitter l'Europe et d'immigrer au Québec, fait le point sur le sentiment de culpabilité de l'auteur.

« Fébriles, impatients, nous attendîmes une trentaine de minutes au bout du fil, tous les quatre serrés comme des sardines dans une cabine téléphonique de la Plaine-Saint-Denis. La Securitate aimait nous faire attendre, sine die. Pendant ce temps, les officiers préparaient leurs appareils afin d'écouter ce que diraient les traîtres du socialisme. Je parlai le premier et demandai à ma mère mille excuses pour ma fugue et mon départ secret. (...) »

- Ah, je te comprends maman ! Hélas, pourquoi je ne t'ai pas écoutée ?! Qu'est-ce que je pourrais faire pour toi ?

- Pas grand chose, George. Tu devras tout recommencer à zéro dans un pays étranger. Soyons tout de même contents que Horia soit sauvé et qu'il soit de retour à l'école. Par hasard, nous avons pris connaissance de la somme que l'État français a payée pour l'opération. Ça valait la peine de perdre ta maison en échange de la vie de ton fils. »⁶

⁵TAUTAN-CERMEIANU, George, *Le fils bine-aimé*, pages 9-15.

⁶ Idem, pages 19-20-21.

La perte de la maison est en fait une expropriation par l'État roumain, en représailles de la « fugue » des propriétaires, coupables de « trahison ».

Peut-être mieux que tout autre auteur, Tautan-Cermeianu met l'accent sur les détails de la vie quotidienne et les petites misères subies par les citoyens roumains. Les auteurs de notre corpus font souvent référence à leurs angoisses idéologiques, à leur manque d'idéal et à l'impuissance de s'exprimer librement sous la censure communiste. Tautan-Cermeianu en parle lui aussi, mais il insiste sur les sordides détails, sans fausse pudeur, sans essayer d'ennoblir ses peines. C'est peut-être pour cette raison que les lecteurs immigrés sont touchés instantanément par la sincérité et la véracité des détails dépeints dans son œuvre. On ne peut pas dire qu'il n'y ait pas de « hiérarchie des valeurs » dans le désir du personnage (et, en l'occurrence, de l'auteur) de quitter son pays. Mais, pêle-mêle, Tautan-Cermeianu réussit à présenter les motifs de son immigration dans une spirale ascendante qui s'entretient et se nourrit d'elle-même. Des petites et grandes misères idéologiques s'ajoutent aux petites et grandes misères matérielles, et on comprend bien que ce mélange gâte toute possibilité d'issue raisonnable.

« Je me suis rendu compte que mes parents avaient beaucoup changé depuis mon départ. Ils commencèrent à croire à un hasard malencontreux. Inévitablement, dès la pointe du jour, ils devaient prendre place dans la queue immense devant les magasins d'alimentation, tout en espérant obtenir un morceau de viande ou quelques œufs. Le "dictateur rouge" avait intensifié l'exportation d'aliments afin de payer la dette extérieure du pays et de remplir les poches de sa famille avec des devises fortes. Comme dirigeant de la Roumanie, le "conducator" avait tout bouleversé sur son passage. Faut-il répéter que les miens vivaient le drame profond de ma défection, avec toutes les conséquences que cela leur apportait ? Mon pays ressemblait de plus en plus à un pays-prison à ciel ouvert.

En sortant sur le boulevard Wilson, je pleurais comme un enfant. Toute espérance de revoir mes parents était illusoire. Mon désespoir fut indubitable (...) "À tout méfait, son châtement", pensai-je. »⁷

Des souvenirs de jeunesse et des histoires exemplaires sont présents dans le roman *Que j'étais beau comme un dieu !* Le personnage principal vient d'être libéré de la prison politique, à laquelle il avait été condamné pour avoir qualifié l'occupation idéologique russe de « *pieuvre soviétique* ». Il va sans dire que sa vie est à jamais marquée. Il épouse sa fiancée dans le plus grand secret à l'église du quartier « Gaï », car toute manifestation de la croyance chrétienne est devenue un péché.

« Ma famille n'était plus riche depuis la nationalisation. Vioara⁸ avait dépensé son argent à aider ses parents. D'autre part, en tant qu'éducatrice dans une garderie d'État, Vioara n'avait pas la permission de se marier à l'église. Ni à la campagne⁹. Toute défiance aurait pu mener à sa mise à pied. »¹⁰

La faute capitale du personnage est son appartenance à une famille nantie. Une fois nationalisée, la maison familiale a été envahie par des locataires de toutes conditions. En tant que fils du propriétaire, le personnage principal a théoriquement le droit d'y demeurer, mais aucune instance ne lui garantit ce droit. C'est comme souvent dans les pays communistes : la théorie politique n'a rien à voir avec la pratique.

« Il était normal de recevoir un appartement dans la grande maison familiale. Il y avait treize chambres à coucher. Mais notre maison était toute occupée par des locataires. A côté d'un Roumain, il y avait des Tsiganes, des Juifs, des Hongrois. Personne ne pensait à déménager. Chacun désirait un pot-de-vin de la part du propriétaire. De plus, le Hongrois prétendait qu'il avait payé son appartement avec le loyer qu'il nous donnait chaque mois !

⁷ TAUTAN-CERMEIANU, George, *La soif d'une âme déracinée*, page 21.

⁸ Vioara (en traduction Violin) est l'épouse du personnage principal dans tous les romans de Tautan-Cermeianu.

⁹ À la campagne on tolérait encore la pratique de la croyance chrétienne, mais seulement par les vieux paysans. Les jeunes intellectuels risquaient de perdre leurs emplois ou d'être bannis des organisations communistes de jeunesse, ce qui attirait une spirale infernale de marginalisation professionnelle et de persécutions.

¹⁰ TAUTAN-CERMEIANU, George, *Que j'étais beau comme un dieu !*, page 133.

Voilà pourquoi moi et mon épouse avons emménagé dans une chambre de servante qui avait les mêmes dimensions que ma cellule de réclusion, deux par quatre. »¹¹

Dans ce même roman, Tautan-Cermeianu raconte aussi l'histoire de la supercherie ultime du communisme : donner une nouvelle chance aux intellectuels qui ont tenté de s'enfuir et qui, pour un motif ou un autre, décident de revenir. Grâce à ce « pardon » magnanime, le régime réussissait à asservir les coupables en les obligeant à s'auto-dénoncer – donc à avouer ouvertement leur « crime ». Mais ceci n'était pas suffisant : les « réhabilités » devaient devenir les instruments de la Securitate, les dénoncés, dénonciateurs, les victimes, des bourreaux à leur tour. Gare à celui qui osait résister ! La narration de Tautan-Cermeianu apporte le témoignage de ceux qui ont été pris dans cette toile d'araignée et qui ont souvent payé de leur vie le droit d'avoir et surtout d'exprimer une opinion dissidente.

Mais Tautan-Cermeianu témoigne aussi de situations où la solidarité humaine surmonte la peur et l'interdiction. Après avoir écopé de trois années de prison pour une opinion malencontreuse, ce dont certains de ses ennemis ont profité pour détruire un rival de taille, le personnage principal reçoit l'aide d'un parent pour « nettoyer » son passé :

« Le premier qui était venu à mon aide, était Petre Mihut, un ancien camarade d'école, secrétaire de l'Organisation de la Jeunesse Ouvrière (...)

- Quelle est ta situation à l'Organisation de la Jeunesse Ouvrière ? me demanda-t-il un jour à brûle-pourpoint.

- Exclu, Petre. Une double exclusion. Ce fut une décision unanime. Personne n'était Contre.

¹¹ TAUTAN-CERMEIANU, George, *Que j'étais beau comme un dieu !*, page 134.

- *Ça, je le savais déjà, me répliqua-t-il. Mais ce qui m'intéresse est autre chose : t'ont-ils retiré ton carnet de membre ?*
- *Ces idiots-là l'ont oublié chez moi; pour que je le garde en souvenir.*
- *C'est magnifique ! s'exclama-t-il.*
- *Pourquoi magnifique ?*
- *C'est très bien de l'avoir gardé ! J'ai un plan ...*
- *Lequel ?*
- *Te faire redevenir membre de l'Organisation !*
- *Es-tu fou ? Te rends-tu compte à quel risque tu t'exposes ?*
- *Si tu as trop de scrupules, tu mourras sans un sou, ou, dans le meilleur des cas, à l'hôpital pour malades mentaux ».*

Devant les scrupules du protagoniste vis-à-vis de ce faux, son ami lui réplique :
« - As-tu pensé à tes enfants ? Ils vont souffrir à cause des péchés de leur père ! »¹²

À l'innocence d'être condamné injustement s'ajoute la culpabilité de mentir et de falsifier des documents pour se déculpabiliser et déculpabiliser sa descendance pas encore née ! Innocent dans la culpabilité, ou coupable en s'innocentant... Dilemme insoluble. Pour épargner le statut de *paria* aux générations suivantes, le choix n'est pas difficile à faire. Mais les remords de conscience seront terribles.

Dans le troisième roman, *La soif d'une âme déracinée*, l'écrivain semble arriver au terme de ses peines. Le protagoniste finit ses études en archivistique et décroche son premier emploi convenable, à la mairie du quartier. À part la fierté d'avoir réussi à surmonter les difficultés inhérentes à l'immigration, d'avoir acquis le niveau de français qui lui permet de produire des oeuvres littéraires (car le protagoniste écrit tout au long du récit) et d'avoir terminé ses études, le personnage de George Tautan-Cermeianu incarne le « pionnier » à la conquête du Nouveau Monde. Doué de l'entêtement et de la force de caractère d'un véritable paysan roumain, le personnage

¹² TAUTAN-CERMEIANU, George, *Que j'étais beau comme un dieu !*, page 135-136

de George Tautan-Cermeianu a surmonté ses remords. Il a dépassé sa culpabilité en dirigeant ses efforts vers l'intégration et la créativité.

À l'opposé, dans chaque roman de Constantin Stoiciu nous trouvons le portrait d'un Roumain solitaire, menant une vie insipide, marginale, composant difficilement avec son isolement volontaire dans une société étrangère, gardée volontairement à distance.

Constantin Stoiciu est le père qui veut le bien de son enfant et le fils qui se soucie de la parenté restée en Roumanie. Mais avant tout, Stoiciu est un citoyen sensible et attaché à son pays. Pourtant, dans ses romans qui évoquent son exil délibéré, sans le dire explicitement mais en fournissant au lecteur les moyens de le comprendre, Stoiciu clame sans cesse le devoir sacré de toute personne de rechercher la liberté d'expression. Par rapport aux besoins de vie ou de mort des histoires de Tautan-Cermeianu, pour Constantin Stoiciu, le choix de « fuir » la Roumanie communiste vient tout d'abord d'un besoin de liberté d'expression.

Cette légitime recherche de liberté (surtout intellectuelle), n'exempte pas de la culpabilité. Chez Stoiciu, cette culpabilité a une double origine. Tout d'abord du passé, car, en tant qu'homme de lettres, pour se réaliser professionnellement, pour pouvoir créer et publier, il avait dû faire de nombreux compromis sur le plan idéologique. Ensuite, la culpabilité vient du présent, car l'auteur se pose beaucoup de questions sur sa « dé-culpabilisation » par l'exil. Au péché « d'endurer » s'ajoute le

péché « de ne plus endurer », et, en plus, « de ne plus participer » à l'essor du pays. Les deux postures, quoique distinctes, font partie du même problème et ajoutent de nouvelles nuances à sa culpabilité.

Constantin Stoiciu est le seul écrivain de notre corpus qui ait envisagé son retour au pays natal dans *Le roman du retour*. Nous allons concentrer notre attention sur ce roman, car c'est celui qui met le mieux en évidence l'évolution de l'auteur vis-à-vis de sa culpabilité.

Un chapitre du roman *La soif d'une âme déracinée* de Tautan-Cermeianu décrit son retour furtif, motivé par la maladie incurable de sa mère - retour non-désiré, dangereux et dramatique. Non seulement on ne le laisse pas franchir la frontière, mais on le menace et l'insulte. Il passe moins de cinq minutes avec sa mère, dans le *no man's land*, la portion de terre qui n'appartient à aucun des deux pays. Passer de l'autre côté signifierait la prison ou pire. Voilà pourquoi le retour n'est pas envisageable dans les romans de Tautan-Cermeianu.

Chez Stoiciu, le retour se veut un retour définitif. Il le désire, il en rêve depuis longtemps, il l'a préparé avec soin. *Le roman du retour* décrit le retour de l'auteur après la révolution de 1989, non pas « en voyageur », mais comme une tentative de renouer avec son passé, de se réinventer dans le paysage bucarestois, de retrouver sa place dans la société roumaine post-révolutionnaire.

Dans tous les romans de Stoiciu, l'auteur déclare sa nostalgie non seulement pour la Roumanie, mais pour la Roumanie bien installée en Europe, comme elle l'était dans la période de l'entre-deux-guerres mondiales, lors de l'Exposition de Paris, lors du règne de la dynastie des Hohenzollern. La période de la royauté fut en effet pour les Roumains une période faste, pleine de réalisations : la première Constitution en juillet 1866, l'indépendance de l'Empire Ottoman en 1877, et surtout l'établissement d'un climat européen, tributaire en grande mesure de la culture française, avec laquelle les Roumains se sentaient particulièrement apparentés.

Stoiciu fait souvent référence aux intellectuels roumains issus des anciens « boyards », les grandes familles de l'aristocratie roumaine : les Cantacuzènes, les Sturdza ou les Bratianu. Les descendants de ces familles font partie de la couche sociale des intellectuels d'après-guerre et sont souvent membres de la nomenclature. Cette situation représente pour Stoiciu une faible garantie de la sauvegarde d'un équilibre des valeurs.

En plus des raisons familiales (« *papa aura 79 ans l'hiver prochain* »), l'auteur nous avoue que :

« ... le deuxième motif de ce retour dans mon pays aurait pu être (...) l'effilochage ou le renforcement de l'illusion qu'un retour définitif est encore possible. »¹³

Mais est-il vraiment possible, ce retour tant rêvé ? L'auteur le prépare mentalement, tout d'abord en refusant de s'intégrer :

¹³ STOICIU, Constantin, *Le roman du retour*, page 17.

« Milou¹⁴ représente pour G. encore un lien avec le Canada. C'est exactement ce que moi je m'efforce d'éviter, sans toutefois obtenir de résultats notables. Je me dis souvent que ce qui me garde en bonne santé moralement est justement le sentiment du provisoire. En laissant à G. la tâche d'improviser pour nous deux et peut-être aussi pour A. les racines qui pourront, un beau jour, nous être utiles à tous les trois. C'est un abandon lucide, pragmatique et pervers, parce que j'ai l'impression qu'il s'agit là du seul moyen dont je dispose pour préserver mes rapports compliqués avec la Roumanie. »¹⁵

Partagé entre le désir et le doute, l'auteur fait lui-même l'analyse d'une telle entreprise :

« Je suis peut-être le seul parmi les Roumains que je connais à Montréal qui se pose cette question avec douleur et rage. Même si je me laisse de plus en plus envahir par le sentiment de l'abandon de ce rêve fou.

À quoi bon le retour ? Une autre émigration ? Un autre début ? Une autre vie ? »¹⁶

Il reconnaît même que : *« Le retour n'est qu'un rêve. Le dernier rêve, au-delà duquel s'étend le néant ».*¹⁷

Revenu au pays, l'auteur est heurté par les changements sociaux, par la déviation du comportement de ses concitoyens. Adhérer aux valeurs capitalistes c'est, pour les Roumains, *« attraper, profiter de la confusion, renoncer à tout scrupule et à toute morale pour devenir " les riches de demain " ».*

« La solidarité d'autrefois, née de la misère et de la peur, n'existe plus, comme si elle n'avait jamais existé. ».

Conscient que *« Tout va mal en Roumanie »*, et que *« Vu de loin (...) le spectacle de ce monde roumain déchaîné sous le signe du capitalisme triomphant ne peut pas être autrement que déplorable »*, Stoiciu conclut :

« Cependant, la Roumanie est et restera pour moi mon pays. Mon seul pays. Le Canada a été, est et restera pour moi un accident, un territoire ou plutôt une ville,

¹⁴ Le fox-terrier de l'auteur, acheté « à la fin de la semaine dernière », *Le roman du retour*, page 19.

¹⁵ STOICIU, Constantin, *Le roman du retour*, page 20.

¹⁶ Idem, page 20.

¹⁷ Idem, page 38.

Montréal, où mon exil volontaire m'a porté et où j'ai réussi à survivre relativement bien, d'ailleurs. »¹⁸

Pour Stoiciu, le départ était un acte de sauvetage intellectuel, en dernier recours. C'est pourquoi il a été un « mal nécessaire », mais dont l'auteur n'a jamais pu se consoler.

« Effacée de la carte du monde, la Roumanie m'aurait entraîné sans aucun doute dans sa mort injuste. »¹⁹

De quelle mort parle-t-il ? Sans aucun doute, l'auteur parle de celle de la Roumanie d'autrefois, le pays idéalisé qui a vécu dans sa mémoire et dans son âme tout au long de ses dix années d'exil, et même avant sa « fugue ».

Il faut remarquer dans ce roman de Stoiciu la différence, sur laquelle insiste l'auteur, entre « l'ancienne vague » et la « nouvelle vague » d'immigrants. Si Stoiciu fait partie des « nostalgiques » qui portent dans l'âme leur patrie comme image idéalisée d'une potentielle renaissance, pour la nouvelle vague il n'y a aucun espoir, ces nouveaux immigrants fuient le désespoir et le manque d'avenir. Si l'ancienne vague fuyait les persécutions communistes, la nouvelle vague veut échapper au « capitalisme féroce » et à l'attitude ambiguë des politiciens au pouvoir :

« Le réflexe des Roumains de voter pour le parti au pouvoir a-t-il été l'expression d'une malformation spirituelle et affective due aux 45 ans de totalitarisme ? Ils attendent toujours, les Roumains, un autre " père " après Staline et Ceausescu ?

L'ancien rédacteur-en-chef du quotidien du Parti Communiste, devenu idéologue en titre du FSN²⁰, Silviu Brucan, continue à parler d'une révolution contre la dictature et non contre le communisme. Et, pour faire bon joueur, il lance l'idée

¹⁸ STOICIU, Constantin, *Le roman du retour*, page 18.

¹⁹ STOICIU, Constantin, *Le roman du retour*, page 18.

²⁰ Le Front du Salut National, premier parti élu après la chute du communisme en Roumanie.

offensante que la majorité des Roumains sont dépourvus d'intelligence politique et qu'ils ont le sort qu'ils méritent.

*L'ancien membre du Comité Central du PCR, dissident gentil et souriant devenu Président de la Roumanie, parle de "démocratie dans un système totalitaire" et ô - comble d'innocence ou d'hypocrisie - d'une "dictature illuminée", rôle dans lequel il a déjà l'air de bien s'accommoder..."*²¹

Pour souligner ce décalage entre l'ancienne et la nouvelle « vague » d'immigrants, l'auteur reproduit le dialogue entre son ami I et un jeune immigré :

« I²²(...) rappelle à qui veut l'entendre qu'avant la guerre tous ceux qui étudiaient à l'étranger retournaient, aussitôt diplômés, au pays, pour y participer à son essor. Il insiste sur l'exemple de son père, paysan d'origine, qui avait bâti un empire à partir de rien. Il faudrait comprendre que ceux qui ne se sont pas laissés engloutir par la mollesse spirituelle du continent, devraient se préparer sérieusement au retour. La patrie est en danger, la patrie est en ruine, la patrie a besoin de nous tous !

Un jeune homme qui avait pris, quelque part en Autriche, le dernier train du refuge politique et venait d'arriver au Canada, le regard stupéfait :

*- La Roumanie, la patrie - murmura-t-il désabusé - la Roumanie n'existe plus !... ».*²³

Comme nous l'avons déjà dit, le personnage de Stoiciu se sent coupable tant d'avoir admis le compromis avec le système communiste que d'avoir rompu avec lui en quittant le pays. Quoi qu'il en soit, Stoiciu se place dans une certaine zone inconfortable entre la victime et le complice :

« La Roumanie, mon pays, quel beau pays, le plus beau au monde, où l'Occident et l'Orient s'entremêlent pour le bonheur et le malheur de ceux que j'avais quittés, il y a onze ans, dans un été de folie !

*Mon erreur a été d'avoir cru que cette folie tiendrait jusqu'à la fin de ma vie. »*²⁴

« Et ceux qui ont fui la Roumanie, je me demande - sont-ils ou non coupables de quelque chose ? Ils ont mis évidemment un point à leur complicité plus ou moins grave avec le système communiste, ont pris le large et refait ou détruit leur vie quelque part sur la planète.

²¹ Constantin Stoiciu, *Le roman du retour*, pages 39-40.

²² Les personnages de Stoiciu sont nommés par des initiales.

²³ STOICIU, Constantin, *Le roman du retour*, page 41.

²⁴ STOICIU, Constantin, *Le roman du retour*, page 11.

Moi aussi j'ai été complice du régime. (...) Un complice réfractaire, mais complice : j'ai publié en Roumanie quelques livres, j'ai écrit 14 scénarios de films de fiction, j'ai travaillé dans la presse écrite, à la radio et à la télévision. Comment faire tout cela sans se laisser entraîner dans une certaine complicité avec un système à qui tout appartenait : les maisons d'édition, la cinématographie, la presse ?

Je crois avoir mis fin à cette complicité vitale pour mon affirmation comme écrivain en septembre 1979 quand – après un an de corrections demandées par la censure – le premier tome de mon dernier roman Pasarela (La Passerelle) a été publié. (...)

Serais-je alors coupable dans la même mesure que ceux qui (...) refusant ou ayant peur de l'exil ont laissé leurs couilles aux vestiaires et poussé leur complicité jusqu'à la prosternation devant la "gloire des Carpates" ?

L'exil m'a-t-il déculpabilisé complètement ?

J'ose dire que oui. Parce que j'ai payé tout de même ma complicité, ma coexistence avec le mensonge, avec ma vie, avec ma profession et avec toute la douleur d'avoir été obligé de quitter la Roumanie peut-être pour toujours. »²⁵

De retour au pays, dans les rues de Bucarest « *qui dégagent une sensualité déchirante* »²⁶, l'auteur refait le trajet sentimental des maisons où il a vécu, des lieux de travail, de ses amours et de ses nostalgies. On se rend compte sans tarder de l'instabilité de la vie sociale et politique et du manque de rigueur de ce capitalisme naissant qui part dans tous les sens. À part quelques propositions venant des gens de culture qu'il côtoyait autrefois, lui offrant des « affaires » - soit l'achat d'une rotative pour une imprimerie, soit de tracteurs « pour les paysans », le protagoniste ne retrouve plus vraiment sa place dans le paysage intellectuel de la capitale. La belle complicité des écrivains, des gens de culture, n'est plus. Par contre, une nouvelle couche sociale est apparue, symbole de « l'essor économique » forcé du pays, sans une base solide et adaptée à la situation :

« Certes, il y a les nouveaux entrepreneurs issus de l'économie parallèle ou souterraine et il y a aussi une bonne partie de l'ancienne nomenklatura²⁷ reconvertie

²⁵ Idem, pages 87-88.

²⁶ STOICIU, Constantin, page 167.

²⁷ Pour illustrer le rapprochement forcé de l'Empire Soviétique, l'auteur utilise volontairement ce mot « russifié ».

*en affaires. Mais si on ne démantèle pas les anciennes structures communistes et on ne favorise pas l'émergence de nouvelles institutions et mentalités, rien ne va changer en Roumanie. Parce que, malgré le rejet presque général du communisme, il existe dans la société roumaine un résidu de quarante-cinq ans d'État providence et d'égalitarisme.»*²⁸

Avant de retourner au Canada, l'auteur se propose de faire une dernière visite à un ami qui, depuis des années, construit un yacht dans la cour de sa maison. Ce passage est l'expression de la foi de Stoiciu, pour qui la nostalgie aura toujours le dessus dans son aventure au Nouveau Monde :

« Je regarde le squelette du yacht et je l'imagine en train de flotter, les voiles gonflées par les vents du sud, le drapeau roumain scintillant dans les mers chaudes. Je me dis que tant qu'il existera en Roumanie des hommes tels que M., S., K. et mon ami, des hommes capables de rêver et d'accomplir leurs rêves avec autant de ténacité et de sérénité, alors la Roumanie ne pourra être qu'un pays de bonheur.

*Et je me hais pour mon exil volontaire et pour tout ce que ces dix années ont changé en moi en tant que Roumain et en tant qu'écrivain. »*²⁹

6. Conclusion

Tout d'abord, nous avons voulu analyser le contexte qui a débouché sur la décision des écrivains roumains d'immigrer. Les auteurs de notre corpus prennent la décision de quitter le goulag communiste conscients de l'impossibilité d'échapper à la dictature. Mais l'immigration avait toujours été présentée, dans la conscience collective, comme un geste honteux, un acte traître et lâche. En tant que citoyens, ces qualificatifs hantent les protagonistes de notre corpus, car « chaque culture apprend à ses membres un ensemble de comportement particuliers mais communs à

²⁸ STOICIU, Constantin, *Le roman du retour*, page 178.

²⁹ Idem, page 196.

chacun »³⁰. Les fugitifs doivent laisser derrière de vieux parents et tous les membres de leur famille auxquels leur fugue attirera des ennuis : la perte de l'emploi, des expropriations et des persécutions sans fin. La « Sécurité » avait tous les moyens de mettre en œuvre diffamation et marginalisation, tant du fugitif que des parents restés au pays. Aussi, tous les personnages des écrivains roumains étudiés ici se sentent-ils coupables d'avoir échappé égoïstement à une société répressive tandis que leurs compatriotes restent condamnés à leur situation difficile, à laquelle ils ont ajouté les persécutions de la Sécurité. Par leur fuite, les personnages principaux des romans ont rompu la solidarité humaine avec leur communauté d'origine. Ils ont donc gagné une certaine liberté, mais en échange d'un « suicide social ». Pour l'immigré roumain, le seul contrôle qu'il peut espérer exercer est celui qui porte sur sa propre culpabilité.

À cette culpabilité s'ajoute la honte du « suicide professionnel » durant le « gel » communiste. Le fait d'être né Roumain est suffisant pour être considéré comme la propriété vivante de l'État. L'aventure, la curiosité, l'exploration équivalent à des actes illégaux. On n'a plus le droit de penser, d'écouter, de voir ou de lire que ce qui échappe à la censure. Même pendant les années du simulacre d'« ouverture » prêchée par le pouvoir entre 1964-1971³¹, les intellectuels roumains doivent tisser des stratégies subtiles, défensives, qui nuisent à leur créativité tout en les éloignant du rôle qu'ils sont censés jouer dans la culture roumaine.

³⁰ LOSLIER, Sylvie, *La romance des relations interculturelles*, page 32.

³¹ PERIE Dorin, *La classe intellectuelle roumaine entre professionnalisme et engagement*, page 34.

Dan C. Mihailescu parle dans *L'intellectuel roumain de 1950 à nos jours*, du « "mouvement de grand maître"- la suppression de la censure officielle par Ceausescu ».

« Annulant la vénérable institution, la censure se multiplie à l'infini pour culminer, naturellement, avec l'auto-censure de l'auteur. À chaque niveau de la décision éditoriale, les "facteurs" se sentent obligés de censurer, de couper ou d'ajouter quelque chose. » « D'autre part, » – continue l'auteur, poussant son analyse plus profondément, dans les viscères de l'acte culturel, « de nombreux éditeurs étaient eux aussi écrivains et souffraient à leur tour de la tracasserie des confrères, d'où également la complicité totale ». ³²

Quel autre visage pour l'Enfer ? Quelle issue alors pour les écrivains ? Dorin Perie parle dans *La classe intellectuelle roumaine entre professionnalisme et engagement* de l'apparition d'un « mécanisme de "protection" bien particulier, auquel les écrivains roumains s'adonnent de cœur joie » :

« ... un sentiment général de la possibilité de trouver refuge dans une vie parallèle au sein de laquelle l'individu pouvait se soustraire aux lois de la dictature. Il n'est pas difficile de deviner que les intellectuels, eux non plus, n'ont pas été immunisés contre ce sentiment, d'autant plus que cette vie parallèle leur offrait l'intimité de la réflexion et de la création » ³³.

Mais cet isolement, l'absence des écrivains de la scène publique et politique, fragilise en même temps et l'écrivain et sa communauté. Mihailescu parle de la création d'une « culture parallèle », du « génie de la soupape », tolérée et même encouragée par le pouvoir, qui pouvait ainsi « délimiter des réserves de type zoo, cage, petite tour d'ivoire amusante, tout ce qui était bien compartimenté, infiltré et surveillé. »

³² MIHAILESCU, Dan, *L'intellectuel roumain de 1950 à nos jours*, (traduction Marie-Odile Robert), dans *L'engagement des intellectuels à l'Est*, - Mémoire et analyses de Roumanie et de Hongrie, Textes réunis par Catherin Durandin, Institut Français de Bucarest, Éditions de l'Harmattan, 1994, Paris, page 111.

³³ PERIE, Dorin, *La classe intellectuelle roumaine entre professionnalisme et engagement*, p.34

Dans le même esprit, dans le chapitre « *Cependant les intellectuels ?* », Mihailescu ajoute :

« *Bref, qu'ont fait les intellectuels tout au long de ces décennies ?... ils ont construit de censure en censure, cahin-caha, plus tu donnes plus je laisse, au moins un édifice artistique habitable, même s'il n'était pas totalement habitable moralement.* »³⁴

Mais ce « *plus tu donnes plus je laisse* » ressemble parfois plus à du collaborationnisme avec le pouvoir qu'à une stratégie de compromis raisonnable. C'était souvent le prix à payer pour réussir, tant bien que mal, à se créer une notoriété. Tant que les écrivains et les dramaturges s'isolaient dans les contes historiques ou dans le fantastique, leurs œuvres étaient tolérées dans une certaine mesure. Dès qu'ils s'attaquaient à des questions contemporaines, ils se voyaient mis à l'écart. Dans son *Roman du retour*, Constantin Stoiciu parle du film *La passerelle*, inspiré de son roman. Apparu sur le grand écran après des années de chicanes avec la censure, le film parle de la solidarité humaine, de la fraternité ouvrière, du courage de juger par soi-même et de prendre position. Il n'est pas étonnant que le film ait eu une très courte vie, car son message était indésirable.

« *Les intellectuels, qu'ils restent dans leurs universités, à l'Union³⁵, dans les cénacles, qu'on leur accorde des prêts, des pensions et des prix, mais qu'ils ne sortent surtout pas de leur trou !* »³⁶.

George Tautan-Cermeianu subit encore plus durement les rigueurs de la censure. Son procès et son emprisonnement vont faire de son parcours professionnel de journaliste un vrai calvaire. Poursuivi par son passé trouble, l'écrivain tisse dans le plus strict

³⁴ MIHAILESCU, Dan, *L'intellectuel roumain de 1950 à nos jours*, page 112.

³⁵ Union des Écrivains Roumains.

³⁶ MIHAILESCU, Dan, *L'intellectuel roumain de 1950 à nos jours*, page 112.

secret, avec d'infinies précautions, le plan de sa libération par l'exil. Dans *Que j'étais beau comme un dieu !*, le personnage principal décide de passer le Danube à la nage :

« Je m'évaderaï de ce monde où le rapport des valeurs est toujours en fraction inverse.(...) J'avais l'impression de laisser tomber vingt-trois millions de Roumains dans la souffrance. »

« ...Je n'avais plus la permission d'écrire dans la presse de la région. C'était ainsi qu'en avait décidé le Bureau de la rédaction, à cause de l'article "Mauvais administrateurs" (...) Personne n'était au courant de mon départ, ni même ma mère ! Le lendemain j'embrassais les miens et je partis pour Bals. (...) Mon plan d'évasion était uniquement basé sur le passage du fleuve. »³⁷

Pour aboutir, après coup, à des pensées constructives, les yeux rivés déjà vers un futur plus prometteur :

« J'étais libre comme jamais. J'étais sorti du pays prison du roi rouge Ubu. C'était la chose qui comptait le plus. Je pensais aux miens. On va se revoir dans quelques mois à Montréal. Dans mon esprit, j'avais déjà choisi le Québec que j'avais commencé à aimer depuis la lecture de Maria Chapdelaine. »³⁸

Si le départ du pays est le point qui finit la proposition, après une large respiration, le discours des intellectuels roumains doit commencer une nouvelle phrase, celle de l'exil. C'est à ce moment-là que leur « quête identitaire » tourne à l'errance dans l'espace du « *no man's land* », ou, pour paraphraser Christine Albert³⁹, les protagonistes deviennent une nouvelle espèce, « *ni Québécois, ni Roumain* »... « *et Québécois, et Roumain* ».

Tous les personnages dans les romans étudiés parlent déjà le français avant leur immigration au Québec, possédant une solide culture générale basée sur la culture

³⁷ TAUTAN-CERMEIANU, George, *Que j'étais beau comme un dieu !*, page 245.

³⁸ TAUTAN-CERMEIANU, George, *Que j'étais beau comme un dieu !*, page 249.

³⁹ ALBERT, Christiane, *L'immigration dans le roman francophone contemporain*, page 124.

française. La Roumanie s'est toujours perçue comme la sœur spirituelle (deshéritée, c'est vrai, mais sœur quand même) de la France. Tous les grands écrivains roumains se sont formés à l'école française, surtout à Paris, « le creuset » des arts et de la culture européenne des XVIIIème et XIXème siècles. Voilà pourquoi, pour la majorité des personnages de notre corpus, le français est un atout important du Québec.

Pourtant, le rôle des écrivains, bâtisseurs de consciences, représentants de mentalités, avant-gardistes, doit être joué en dehors de l'espace de leur langue maternelle. Trouveront-ils les « mots justes » ?

Dans la préface de « *L'homme et le territoire roumains* » de Mihai Niculescu, Basil Munteanu définit le « *drame du déraciné* » :

« *La transplantation de la langue poétique est un phénomène avec d'infinies et infiniment subtiles répercussions, que le poète est, le plus souvent, le premier à subir. (...) Isolé de son ambiance organique, le voilà vivre dans un nouveau monde de sons, de modulations et de rythmes, qui s'insinuent dans son appareil d'expression et, subtilement, le modifient. (...) Et dans la mesure où, pour le poète, la langue est son âme, la modification de la langue signifie la modification de l'âme* »⁴⁰.

À cette rupture de la langue maternelle s'ajoute ainsi la modification de « l'appareil d'expression », de l'âme, en l'occurrence. Et le « suicide professionnel » s'aggrave, car les protagonistes se voient condamnés à renoncer, en un premier temps, à leur profession contre un gagne-pain bien en-dessous de leur formation, leurs capacités et leurs expériences. Ils doivent composer avec une société inconnue, avec un statut

⁴⁰ MUNTEANU, Basil, Préface de *Omul si pamântul românesc (L'homme et l'espace roumains)*, page XVII.

social précaire. Ils sont encore une fois marginalisés, et il est difficile de s'évader de nouveau. Renonceront-ils au rôle qu'ils s'étaient donné auparavant ? Ou continueront-ils à écrire, malgré la difficulté linguistique, malgré la « modification de leur âme », pour un public invisible, même improbable ?

*« Les poètes de l'exil tirent du néant
Sans répit, des seaux de soif...
Mais qui a besoin de ces fainéants,
Fussent-ils géniaux ? Ils tâtonnent quotidiennement
Dans la mer où finit tout rivage,
Dans un désert boueux d'oubli... »⁴¹*

C'est à ce moment-là que le choix se décide entre « ni Québécois, ni Roumain » et « et Québécois et Roumain ».

Que Tautan-Cermeianu ait choisi l'intégration et que Stoiciu la refuse avec acharnement, cela importe peu pour l'acte d'écriture. Les deux hypostases sont la médaille et son revers. Les deux écrivains ont renoncé au « mythe du retour »⁴². Comme dit Jacques Derrida, « *La diaspora est chez elle hors de chez elle, elle reste hors de chez elle chez elle, chez-soi-chez-l'autre...* ». Ils referment le cercle de leur départ du pays en accomplissant une ultime mission, celle d'une écriture qui réalise le *dire performatif*. Non seulement ils exorcisent les démons de la culpabilité, mais aussi ils dévoilent la vérité, peu importe le récepteur du message. Ils modèlent les consciences en décrivant une réalité difficilement connaissable sans leur témoignage. Ils n'ont pas seulement théorisé la liberté, ils l'ont goûtée et affrontée en tout ce

⁴¹ Poème d'Ilie Constantin, cité et traduit par Gheorghe Carageani, professeur à l'Université de La Potenza, Italie, dans l'article *La littérature roumaine et l'exil* dans *La littérature roumaine contre la dictature*, textes réunis par Alvaro ROCHETTI, Dragomir CONSTINEANU et Alain VUILLEMIN, page 193.

qu'elle a de meilleur et de pire. Et toute écriture, comme acte de suprême générosité, offre l'intimité d'une expérience personnelle qui se transpose dans l'universalité en faisant le point sur une époque de l'humanité qui pourrait servir de leçon à bien de générations futures. Et cette leçon donne à réfléchir sur le prix du compromis et sur celui de la liberté.

Dans la même préface de « *L'homme et l'espace roumains* », Basil Munteanu théorise le rôle de l'immigration écrivaine :

*« Ce n'est pas très clair quel est le rôle de l'immigration pour la culture roumaine. Toutefois, les obligations, les objectifs et les conditions immédiates imposés par l'exil aux hommes de lettres peuvent se définir avec une certaine précision. Leur travail se situe sur deux plans : de la continuité et de l'enrichissement du patrimoine avec des nouvelles données, des nouvelles profusions et interprétations. »*⁴³

Épilogue

Témoins d'une réalité de la condition humaine en général, et roumaine en particulier, les écrits des Roumains immigrés pourraient à terme constituer un volet à part dans l'histoire littéraire roumaine. Des écrivains comme Eugen Ionescu, Paul Goma, Mircea Eliade ou Emil Cioran, contestés au début de leur carrière mais dont la notoriété a vaincu l'inertie et le mauvais jugement de leurs concitoyens, ont pénétré, à force, dans la conscience culturelle des Roumains. Ils sont reconnus, cités, admirés. Mais ces autres écrivains, presque inconnus, sentinelles d'une réalité déchirante et

⁴² ALBERT, Christiane, *L'immigration dans le roman francophone contemporain*, page 119.

⁴³ MUNTEANU, Basil, Préface à *Omul si pamântul românesc*, page XV.

d'un vécu égoïstement roumain mais universel par l'aspiration éternelle à « une vie digne d'être vécue », comment les classer ? Il se pourrait que leurs écrits restent lettre morte pour leurs concitoyens.

Pourtant, nous gardons la conviction que la postérité réunira un jour ces écrivains éparpillés à travers le monde, porteurs de la conscience roumaine en exil. Qu'ils auront leur place dans « la continuité et l'enrichissement du patrimoine », et roumain, et québécois. Pourquoi ne pas s'inspirer de « *L'histoire de la littérature roumaine des origines jusqu'à présent* » de George Calinescu, qui avait trouvé une si belle solution en regroupant les écrivains de la diaspora dans un chapitre intitulé : « *Écrivains roumains de langue étrangère* ».... ?!

Car ils ont osé au temps où les autres se taisaient. Leur œuvre ajoute une nouvelle dimension à la spiritualité littéraire roumaine. Ils ont rompu le silence et leur voix s'ajoute à la leçon universelle de la liberté d'expression.

« *Parue -- nec inuideo -- sine me, liber, ibis in urbem:
ei mihi, quod domino non licet ire tuo! ...* »

Bibliographie

1. ABDALLAH-PRETCEILLE, Martine, PORCHER, Louis, *Diagonales de la communication interculturelle*, Ed. Anthropos, Paris, 1999
2. ALBERT, Christiane, *L'immigration dans le roman francophone contemporain*, Karthala, Paris, 2005
3. BERERHI, Afifa, ABDOUN, Ismaïl, *L'autobiographie en situation d'interculturalité*, Colloque organisé par l'Université d'Alger, 2003
4. BREUVART, Jean-Maria, DANVERS Francis, *Migrations, interculturalité et démocratie*, Presse universitaire du Septentrion, Villeneuve d'Ascq Nord, 1998
5. BUDOR, Dominique, GEERTS, Walter, *Le texte hybride*, Presse Sorbonne nouvelle, Paris, 2004
6. DERRIDA / Portrait de Jacques Derrida en *Jeune Saint Juif*, Paris, Galillé, « Lignes fictives », 2002, Éric Benoit, Michel BRAUD, Jean-Pierre MOUSSARON
7. DERRIDA / *Ce corps entrajuif* dans *Judéités*. Questions pour Jacques Derrida, sous la direction de Joseph Cohen et Raphael ZAGURY-ORLY, Paris, Galilée, « La philosophie en effet » 2003
8. DERRIDA, Jacques, *L'écriture et la différence*, Seuil, Paris, 1967
9. CHARTIER, Daniel, *Dictionnaire des écrivains émigrés au Québec*, Ed. Nota bene, Québec, 2003
10. DURANDIN, Catherine, *L'Engagement des intellectuels à l'est : mémoires et analyses de Roumanie et de Hongrie* / textes réunis, L'Harmattan, Paris, 1994
11. ERTLER, Klaus-Dieter, LOSCHNIGG, Martin, *Canada in the sign of migration and trans-culturalism : from multi- to trans-culturalism*, Frankfurt am Main, 2004
12. FONDANE, Benjamin, *Le voyageur n'a pas fini de voyager*; textes et documents réunis et présentés par Patrice Beray et Michel Carassou, L'Éther vague, Paris, 1996
13. IONESCO, Marie-France, *Portrait de l'écrivain dans le siècle*, Gallimard, Paris, 2004
14. JOHNSON, Lauri, *Dealing with diversity through multicultural fiction : library-classroom partnerships*, Ed. American Library Association, Chicago, 1993
15. LAPLANTINE, François, NOUSS Alexis, *Le métissage : un exposé pour comprendre, un essai pour réfléchir*, Ed. Flammarion, Paris, 1997
16. LEJEUNE, Philippe, Les écritures du moi, Magazine littéraire no.409, Mai 2002, p.22
17. LOSLIER, Sylvie, *La romance des relations interculturelles*, Ateliers Graphiques Marc Veilleux Inc., Cap Saint-Ignace, Québec, 1994
18. LOSLIER, Sylvie, *Le roman : un terrain anthropologique littéraire*, Ateliers Graphiques Marc Veilleux Inc., Cap Saint-Ignace, Québec, 1994
19. LOSLIER, Sylvie, *Les relations interculturelles : du roman à la réalité*, Montréal, 1997

20. NICULESCU, Michai, *Omul si pamântul românesc în lumina literaturii noastre*, Fondation royale universitaire Carol I, Paris, 1953
21. ROCCHETTI, Alvaro, DRAGOMIR Costineanu, VUILLEMIN, Alain, *La littérature contre la dictature en et hors de Roumanie*, Hestia, Timisoara, Roumanie, 1999
22. FALL, Khadiyatoulah, *Construire le sens, dire l'identité : catégories, frontières, ajustements*, Les Presses de l'Université Laval, Québec, 2005
23. Ovidius Naso – *Ovidi Nasonis Amores*, Ed. Les belles lettres, Paris, 1968
24. POULIN, Richard, *Europe de l'Est, la fin du « socialisme »*, Vents d'Ouest, Hull, 1993
25. PAYANT, Katherine B., *The immigrant experience in North America literature : carving out a niche*, Greenwood Press, Westport, 1999
26. *Réflexion théorique et communication esthétique / textes réunis et présentés par ORRTEMANN, Marie-Jeanne*, Université de Nantes, 1994
27. ROBBE-GRILLET, Alain, *Le miroir qui revient*, Les éditions de minuit, Paris, 1985
28. SEMUJANGA, Josias, *Configuration de l'énonciation interculturelle dans le roman francophone : éléments de méthode comparative*, Ed. Nuit blanche, Québec, 1996
29. Symposium on Contemporary Literatures and Cultures of the United States of America and Canada – Cross-cultural studies 1945-1985, édité par Mirko Jurak, Université de Ljubljana, 1988
30. SIMON, Sherry, *Translating Montreal : episodes in the life of a divided city*, McGill-Queen's University Press, Montreal, 2006

Corpus

31. KUTSCHER, Teddy, *Le coeur bien accroché*, Édition *Le grand fleuve*, Laval, 2003
32. PAVEL, Thomas, *La sixième branche*, Fayard, Paris, 2003
33. POLLAK, Véra, *Rose-Rouge*, Les Quinze, Montréal, 1987
34. STOICIU, Constantin, *De l'Insouciance*, Humanitas, Montréal, 1994
35. STOICIU, Constantin, *Le roman du retour*, Humanitas, Montréal, 1992
36. STOICIU, Constantin, *Fragments frivoles d'éternité*, Humanitas, Montréal, 1998
37. STOICIU, Constantin, *Le fuyard*, Humanitas, Montréal, 2002
38. TAUTAN-CERMEIANU, George, *Que j'étais beau comme un dieu*, Humanitas, Montréal, 1994
39. TAUTAN-CERMEIANU, George, *Le fils bien aimé*, Humanitas, Montréal, 1997
40. TAUTAN-CERMEIANU, George, *La soif d'une âme déracinée*, Émeraudes, Ste-Foy, 2000
41. VICTOR, Alfred, *Le chemin interdit*, VLB Éditeur, Outremont, 1990